

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
S'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARI

LA MARCHE VICTORIEUSE DES SERBES



PENDANT LA RETRAITE

L'EXODE DE LA POPULATION



LA REPRISE DE L'OFFENSIVE

UN CANON HISSE SUR LES CRÊTES DE "INGODNIK"

Après avoir complètement chassé les Autrichiens de leur territoire, les Serbes poursuivent victorieusement leur marche en Bosnie-Herzégovine. Ils sont aujourd'hui à une cinquantaine de kilomètres de Sarajevo. En prévision d'une attaque, la ville a été hâtivement fortifiée. Elle est aujourd'hui entièrement placée sous le régime militaire.

Ayuntamiento de Madrid

La journée

du 30 décembre (150^e de la guerre)

Nous avons gagné du terrain dans les régions de Nieuport, en Belgique, et du Four-de-Paris, en Argonne.

Ouvrant la session du Conseil municipal, M. Mithouard a prononcé une patriotique allocution.

Les Allemands semblent arrêtés dans leur offensive, et la situation se dessine, sur le théâtre oriental de la guerre, en faveur des troupes russes.

La situation militaire

Le kaiser, remis de son mal de gorge, a recommencé à pérorer et reprend ses navettes à l'Est et à l'Ouest. Il continue, naturellement, à invoquer son bon vieux camarade, le dieu de la kultur allemande et il affirme aux officiers et aux soldats qui l'entendent que la pointe de l'épée allemande est toujours aussi près du cœur de l'adversaire.

Entre temps, l'ineffable M. de Bethmann-Hollweg rédige de longues et lourdes notes pour répondre aux implacables révélations du Livre Jaune français et déplacer, avec l'impudence habituelle de la diplomatie germanique, les responsabilités de la guerre.

Ni le kaiser, ni son chancelier, ni tous les herrs doktors ou professeurs, n'abuseront les neutres, spectateurs plus ou moins désintéressés du conflit formidable. Les faits parlent suffisamment.

En ce dernier jour de l'année 1914, après cinq mois de guerre, il n'est pas téméraire d'affirmer que la diplomatie et la stratégie allemandes ont manqué leur but, et que l'honneur allemand lui-même ne sort pas sauf de l'aventure.

Rappelons-nous ces jours tragiques du mois d'août ! Après avoir déchainé la guerre, toute l'Allemagne en armes, ivre de l'orgueil de sa force et de la certitude de vaincre, précipite ses millions de soldats par toutes les routes du Rhin à la frontière franco-belge. Dans le vertige qui l'entraînait, elle s'imaginait que la Belgique lui ouvrirait gratuitement le passage, que l'Angleterre ferait fi, comme elle, du « chiffon de papier » de la neutralité belge, et que son superbe déploiement stratégique, enveloppant par le Nord dégarni notre aile gauche surprise, l'amènerait en trois semaines sous l'Arc de Triomphe, jetant, une fois de plus, la France à ses pieds.

Quant à la Russie, une fois la défaite de la France accomplie, les armées allemandes, par une brusque volte-face et grâce à un réseau ferré admirablement organisé, se transporteraient à la frontière polonaise, et, d'un même élan victorieux, rompraient la concentration attardée de l'armée russe et dicteraient la paix à Varsovie. L'Autriche aidant, toute cette combinaison colossale était infaillible.

Il a fallu déchanter ! Ni Paris, ni Varsovie, pas même Calais ! Si, hélas ! la Belgique et un trop large pan de notre territoire, de même qu'une partie de la Pologne, sont aux mains des barbares et souffrent douloureusement de l'invasion, il est facile de reconnaître, et nul n'en ignore en Europe, sauf en Allemagne, que l'offensive allemande est désormais impuissante, qu'elle tourne de plus en plus à la défensive et que la pointe de l'épée recule plutôt qu'elle n'avance.

L'année 1914 laisse à la nouvelle année des présages certains de la victoire du Droit et de la Justice, et il est plus que probable que les congrès de 1915, qui ne se tiendront pas cette fois à Vienne, reviseront les traités de 1815 et apporteront à la carte d'Europe de profondes et justes modifications.

Général X...

Przemysl à la veille de la capitulation

PÉTROGRAD, 29 décembre. — On prétend ici que Przemysl est à la veille de la capitulation. De fréquentes sorties qui se sont toujours terminées par des désastres ont affaibli, sinon détruit le moral des défenseurs et il apparaît qu'ils n'ont plus rien à faire que de se rendre.

Des efforts désespérés tentés par les Autrichiens pour dégager la forteresse ont absolument échoué. Les exploits des régiments russes qui ont traversé la rivière au milieu de la glace et repoussé énergiquement l'ennemi ont affirmé, une fois de plus, l'énergie des forces slaves.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du Mercredi 30 Décembre 1914

15 HEURES. — En Belgique, nous avons gagné un peu de terrain dans la région de Nieuport, en face des polders, au nord de Lombaertzyde. L'ennemi a violemment bombardé Saint-Georges, que nous mettons en état de défense.

Nous avons enlevé un point d'appui allemand au sud-est de Zonnebeke, sur la route Becelaere-Paschendaale.

De la Lys à l'Oise, rien à signaler.

Dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, l'ennemi a manifesté une recrudescence d'activité qui s'est traduite surtout par un violent bombardement, auquel notre artillerie lourde a efficacement répondu.

En Argonne, nous avons légèrement progressé dans la région du Four-de-Paris.

Entre l'Argonne et la Moselle, canonnade sur tout le front, particulièrement intense sur les Hauts de Meuse.

Dans les Vosges, l'ennemi a prononcé sur la Tête-de-Faux une attaque qui a été repoussée.

En Haute-Alsace, nous consolidons nos positions ; l'artillerie lourde a réduit au silence les obusiers allemands qui bombardaient Aspach-le-Haut.

23 HEURES. — On ne signale pas d'incidents importants, sauf quelques bombardements dans la région d'Arras et sur les Hauts-de-Meuse et des progrès en Champagne, qui semblent devoir être assez sensibles.

Le mauvais temps a persisté sur la plus grande partie du front.

• DERNIÈRE HEURE •

Les Russes reprennent l'avantage

PÉTROGRAD, 28 décembre (Communiqué de l'état-major du généralissime) :

Le 27, aucun engagement important n'a eu lieu entre la Vistule inférieure et la Pilitza. Des attaques des Allemands ont été partout repoussées et leur ont coûté des pertes sérieuses, principalement celles qui se sont produites au sud-est de Skiernevice, sans aucun résultat d'ailleurs pour eux.

Entre la Pilitza et la Vistule supérieure, l'ennemi est passé à la défensive. Nos troupes ont pris d'assaut le village de Sztyniki qui était défendu vigoureusement par les Autrichiens.

L'ennemi a évacué définitivement la rive gauche de la Nida.

Au sud de la Vistule supérieure, sur le front Opatowiec-Biecz, les opérations continuent à se développer à notre avantage.

Du 18 au 26 décembre, nous avons fait 200 officiers et 15,000 soldats prisonniers et pris 40 mitrailleuses.

L'ennemi est en retraite dans la région des cols de Doukla et sur les voies de Lisko, où sa retraite présente un caractère de plus en plus précipité et désordonné. Le 26, nous avons fait dans cette région près de 5,000 prisonniers.

L'opération faite par notre adversaire de transporter des forces dans la direction de Tchenstokowo vers les Carpathes a été déjouée par une manœuvre de notre part, laquelle a abouti, le 27, à un insuccès complet pour l'ennemi.

L'échec de l'offensive allemande sur la Bzoura

PÉTROGRAD, 30 décembre (Dépêche Havas). — On annonce que le combat qui se livra le 22 décembre dans le village de Zarzecze décida de l'échec de l'offensive des Allemands sur le front de la Bzoura, que l'ennemi traversa avec une brigade récemment amenée des rives de l'Yser. Cette brigade, appuyée par des démonstrations opérées sur tout le cours de la Bzoura, réussit à pénétrer nuitamment, à l'aide de pontons, sur notre rive et, repoussant nos éléments défensifs, s'empara, au matin, de leurs tranchées. Nos troupes arrêtaient cependant la poussée allemande.

A deux heures de l'après-midi, ayant reçu des réserves, nous contre-attaquâmes l'ennemi sur les deux flancs, au nord de Plezewitz et au sud de Zverzinetz. Vers les cinq heures du soir, notre infanterie attaqua vigoureusement les Allemands en cherchant à les couper de la rivière. A sept heures, l'ennemi était délogé des tranchées et fuyait vers la Bzoura. Ceux qui tentèrent de traverser la rivière à la nage périrent dans les flots. Presque toute la brigade fut anéantie. Huit officiers et 502 soldats furent faits prisonniers.

Ce succès est d'autant plus significatif qu'il eut lieu à l'endroit le plus important de l'offensive allemande et qu'il fut remporté par nos jeunes régiments récemment formés.

Payez et vous pourrez vous promener

AMSTERDAM, 29 décembre (Dépêche Havas). — Les Belges subissent d'incessantes et nouvelles exactions de la part des Allemands. Actuellement, toute personne qui se rend à Turnhout, soit à bicyclette, soit par tramway, est obligée de se munir d'un passeport qui est délivré contre paiement d'une taxe.

Une élection significative en Roumanie

BUCAREST, 30 décembre (Dépêche de l'Information). — La presse roumaine donne des détails complémentaires sur l'élection du nouveau comité de la « Ligue culturelle roumaine », qui vient de remplacer l'ancien comité, démissionnaire en raison de son attitude jugée contraire au sentiment général de la Ligue.

L'élection a été significative. Le comité a porté en tête le nom du Père Lucaci, Roumain de Transylvanie, une des personnalités dirigeantes du parti roumain en Hongrie. En raison de la guerre, il est venu habiter Bucarest.

Parmi les membres du nouveau comité figurent M. Tako Ionesco, M. Philippesco, M. Yorga et plusieurs anciens ministres.

Une motion, déclarant que « le nouveau comité devra déployer toute son activité en vue de hâter l'heure de la libération des Roumains qui se trouvent obligés de donner leur vie à la monarchie austro-hongroise », a été votée à l'unanimité, et il a été décidé de fonder un journal qui s'appellera l'Unité Nationale.

Les opérations russes dans le Caucase

PÉTROGRAD, 28 décembre (Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase). — Dans la direction d'Olty, nos troupes ayant franchi la rivière Laur-sin ont arrêté la progression de forces considérables turques. Des combats se sont développés, le 28, dans la région de Sarkamysset.

Dans la région de Dutah, notre avance a abouti à l'occupation de la ligne Khamour-Agadave d'où nous avons chassé les Turcs en leur infligeant des pertes sérieuses et en leur faisant de nombreux prisonniers.

Sur le reste du front, rien à signaler.

Le petit drapeau belge

Le comité organisateur de la journée du drapeau belge possède aujourd'hui les chiffres des recettes réalisées dans quarante départements. Elles se montent à 1.800.000 francs.

LES BONS DE LA DÉFENSE et les étrennes de la France LE DEUXIEME MILLIARD

A peine annonçait-on le premier milliard des Bons de la Défense que la souscription bondissait à 1.500 millions; encore 500 millions et le 2^e milliard sera atteint.

Ces cinq cents millions, la Patrie les attend.

Que tous ceux qui cherchent un placement définitif souscrivent : les Bons créent un droit de préférence aux emprunts futurs et le taux effectif ressort à 5.26 0/0 tant pour les bons à 3 mois renouvelés que pour les bons à 6 mois ou un an, provenant ou non de renouvellements.

Que tous ceux qui cherchent un placement temporaire souscrivent de même et sans crainte : tous les bons, même à 3 mois, quel qu'en soit le taux, sont admis à l'escompte par la Banque de France. Que tous renouvellent les bons échus et en souscrivent de nouveaux : sus à l'ennemi par nos armées, sus à l'ennemi par nos ressources.

Voici venir 1915 : Donnez ses étrennes à la France.

NOS LEADERS

Le bilan

Vous rappelez-vous les revues de fin d'année ? Elles donnaient plus ou moins spirituellement un assez piètre tableau de la vie française. Il semblait que la vie française fût limitée aux incidents comiques de la vie boulevardière, aux aventures menues et parfois bouffonnes du monde des théâtres ou, particulièrement, des coulisses. Elles prolongeaient l'écho des petites ambitions, des petites haines, des petites jalousies qui occupaient les petites âmes de petits personnages. Et c'était gai par hasard ; mais, le plus souvent, c'était bien triste.

Un an a passé depuis que nous avons entendu pour la dernière fois la musiquette de ces revues. Et tout est transformé, et le plomb vil s'est changé en or pur. Et il faudrait pour écrire la revue de fin d'année en 1914 non plus un chroniqueur satirique faisant incident de tout — et pour cause ! — mais un poète épique, allant de sommet en sommet, choisissant dans le grandiose, et du sublime ne prenant que l'indispensable pour ne point développer exagérément son ouvrage... La revue de fin d'année est remplacée par l'épopée de fin d'année. Et peut-être que si les revuistes, maintenant désaffectés, reprennent un jour leur tâche interrompue, ils seront sensibles eux-mêmes à la grandeur de la vie nationale...

Mais quels prodigieux chapitres pour l'épopée de cette fin d'année ! Le bilan de 1914 se traduit déjà par d'immenses bénéfices moraux, et les rentrées ne sont pas toutes faites encore !

C'est la France profondément unie, recrée par la guerre, et, parmi les épouvantables convulsions européennes, entraînant le monde vers une civilisation meilleure. Le miracle incomparable de cette union des cœurs, tous le constatent et chacun proclame avec M. Ernest Lavisse : « Quand l'heure sonna, au premier coup de l'heure, une France est apparue, la vieille et toujours jeune France, comme l'ont faite son ciel et son sol privilégiés et son histoire tant de fois séculaire ; elle est apparue riche des vertus ancestrales et des vertus nouvelles. » C'est, dans cette union sacrée, l'héroïsme guerrier multipliant ses exploits, leur donnant, en outre, la parure de la modestie. C'est l'armée française ajoutant à sa gloire d'autrefois et forçant tout l'univers à répéter la parole inouïable du général Joffre : « La République peut être fière de l'armée qu'elle a préparée. » C'est la vertu civique s'égalant à la vertu militaire. C'est, demain, la victoire...

C'est, aujourd'hui, la certitude que cette victoire sera bienfaisante à l'humanité.

Partout se manifeste la volonté acharnée de combattre pour un noble idéal, et, uniquement pour ce noble idéal, une horreur unanime s'élève contre la guerre barbare qui, dans l'Année terrible, suscitait déjà l'indignation lyrique de Victor Hugo :

On a pour chefs des rois escarpés, et ces princes
Ont des ministres comme un larron a des pincés.
On foule sous ses pieds le scrupule aux abois ;
En somme, on dévalise un peuple au coin d'un bois.

Et c'est l'attestation vengeresse que la seule guerre permise est la guerre pour le droit. La France ne ferait point la guerre s'il ne lui incombe le soin de soutenir la justice : « Ils viennent vers nous avec une multitude insolente et superbe, afin de nous perdre et de nous dépouiller, nous, nos femmes et nos enfants ; mais, nous, nous combattons pour nos âmes et pour nos lois. » Ainsi fait la France. Elle combat afin que la force qui appartient au droit s'impose au droit que s'arroge la force. Et les nations s'entraident contre les barbares parce que la communauté du droit crée pour elles la solidarité du devoir.

C'est le sentiment très net de la continuité nécessaire de l'action française. Les académiciens sont hommes comme les autres hommes, et il ne leur arrive pas toujours de parler utilement. Mais M. Paul Appell, président de l'Institut, a su dire les mots définitifs qu'il faut que l'on répète : « La France a proclamé en 1789 les droits de l'homme ; elle proclamera maintenant les droits de l'humanité. Après avoir vaincu l'Allemagne sur les champs de bataille, elle la vaincra sur le terrain moral en anéantissant toute organisation de violence et en assurant les garanties essentielles du droit et de la civilisation. » C'est la vérité française reconnue par les citoyens des pays libres et le plus célèbre poète de la Suisse allemande, Karl Spittler, proclamant : « N'oublions pas les services que la France nous a rendus comme porte-bannière d'une civilisation éminemment libérale et élevée. » Vous voyez bien que le bilan français de 1914 est admirable.

Franchement, il y a là de quoi renouveler la revue de fin d'année.

J. Ernest-Charles.

Échos

Y a bon, y a bon !

Moussa est un grand et gros Sénégalais en traitement à Paris pour une blessure heureusement légère. Ses propos, toujours malicieux, souvent lapidaires, font la joie des convalescents. Mais il a une manie que ses camarades trouvent regrettable : Moussa, dont l'œil étincelle quand sonne l'heure de la soupe, touille un peu trop longtemps au plat, et, si le morceau qu'il a choisi n'est pas de son goût, il le réintègre simplement dans la casserole... après l'avoir goûté.

Ce geste soulève les protestations. Alors, Moussa ouvre une large bouche, sourit jusqu'à sa dernière dent et dit avec gentillesse :

— Ça, petites manières !

La paresse de Moussa, loin de son régiment, est aussi grande que son courage sous la mitraille. Chaque matin, les infirmières doivent inventer mille ruses pour le décider à faire son lit.

— Voyons, Moussa, ce n'est pas raisonnable ! Tu es le plus solide de la salle et tous tes camarades ont déjà fait leur lit !

Mais Moussa sourit — il sourit toujours — et fait signe qu'il ne comprend pas le français.

L'autre matin, son infirmière, outrée, se fâcha un peu :

— Tu ne me comprends pas ? Eh bien, si tu ne fais pas ton lit tout de suite, tu n'auras pas ton chocolat !

La menace terrorisa le Sénégalais :

— Chocolat, y a bon ! Moussa aime beaucoup chocolat !

En trois minutes, le lit fut fait, et carré à souhait — un vrai billard !

Le cœur de Pyrrhus.

Un lycéen de Paris nous fait remarquer, dans la lettre spirituelle qu'il nous adresse, que le cœur de Pyrrhus — de Pyrrhus fils d'Achille — n'était qu'un chiffon — un chiffon de papier.

Ouvrez, en effet, *Andromaque*, à la scène V de l'acte IV. D'une voix sifflante, pleine de mépris et d'amour malgré tout, Hermione reproche à Pyrrhus de l'abandonner pour la veuve d'Hector.

Elle s'écrie, dans son ironie amère :

Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse ?

Et notre lycéen d'ajouter :

« Du temps de Pyrrhus, le mépris des contrats existait déjà ! »

MICROMÉGAS.

Les heures tragiques

Nous avons annoncé hier que nous nous étions assuré la publication exclusive d'un

Roman héroïque

vécu dans les tranchées mêmes, sous la mitraille. Dans ce récit pathétique, l'auteur nous montre un de ces nombreux émules de Bara qui, ayant quitté leur famille, ont suivi sur le front nos vaillants régiments et ont étonné leurs aînés par leur bravoure. L'action, traversée par une intrigue d'amour, se déroule dans le décor sanglant et grandiose des rudes batailles auxquelles l'auteur militaire, voilé sous le pseudonyme de GABRIEL MARUL, a pris part. La publication de cette œuvre vécue commencera dans Excelsior

dimanche prochain

L'HUMOUR ET LA GUERRE



LE MÉDECIN. — Extraordinaire, incroyable, j'entends distinctement la Marseillaise.

LE SOLDAT. — C'est la musique militaire d'en dessous !

(London Mail.)

Ayuntamiento de Madrid

La version allemande

D'après le Times :

La science allemande

Les *Münchener Neueste Nachrichten* croient que M. Asquith et ses collègues semblent ignorer la source de toutes leurs connaissances et de leur éducation tout entière. Or cette source n'est que le travail créé depuis des siècles par les cerveaux germaniques pour le plus grand bien de l'humanité.

Perspective de ruine économique

La presse allemande paraît se préoccuper de plus en plus de la situation économique du pays.

Nous serons victorieux, affirme la *Frankfurter Zeitung*. Après cinq mois de guerre, nous sommes en bien meilleure posture que le 31 juillet. Nous connaissons les sacrifices en vies précieuses exigés par cette terrible lutte, et nous nous rendons compte des nouveaux sacrifices qu'il nous faudra consentir. Pendant les journées d'extrême tension nerveuse, précédant la déclaration de guerre, on n'était pas fixé sur l'avenir ; mais nous savons, aujourd'hui, que le peuple allemand supporte en général sa destinée avec une résignation grave. Nous savons encore qu'il n'y a pas un Allemand qui ne se rende compte de ce que tout est en jeu dans cette guerre : notre existence comme Etat et nation, et notre existence économique. De plus, il n'est pas un Allemand qui ne soit prêt à parier ce qu'il a pour notre victoire, et nous avons tous, dans notre for intérieur, une confiance entière dans le succès final. Après cinq mois, nous savons encore que nous avons réalisé une bonne partie de la victoire : à l'est, nous avons culbuté les troupes russes, très supérieures en nombre ; à l'ouest, nous tenons en échec les Français, les Anglais et les Belges, derrière un mur allant de la mer du Nord aux Vosges. Nous nous sommes assurés l'incalculable avantage de voir la guerre, avec tous ses ravages, conduite presque entièrement en pays ennemi. Nous tenons en main de grandes parties de ce pays comme un gage solide. C'est là le bilan militaire de ces cinq mois. La victoire économique n'est pas moins considérable. Nous pouvons nous dire maintenant avec satisfaction que nous avons réussi la conversion de notre système économique de paix en un système économique de guerre. Si donc nous continuons à faire ce que l'épreuve de la guerre exige de nous, nos adversaires pourraient abandonner tout espoir de nous forcer à conclure une paix prématurée à cause de notre faiblesse économique.

Cependant ces vantardises de victoire cadrent mal avec les prévisions formulées, par les Allemands eux-mêmes les plus qualifiés, avant la guerre. En 1912, le *Journal commercial* de Marseille publia le texte d'une conférence de M. Possehl, de Lübeck, préparée spécialement sur la demande du général Keim, président de la Ligue de Défense allemande, et dont voici un résumé :

L'effet du blocus : les Allemands seront affamés, d'après leurs propres prévisions

M. Possehl déclara en substance que ce serait surtout la guerre économique maritime contre l'Angleterre, bien plus que la guerre continentale avec la France, qui ferait tomber l'Allemagne sur les genoux. Examinant en détail l'industrie du fer et de l'acier, M. Possehl annonça que son pays a besoin de plus de 12.000.000 de tonnes de minéraux importés, et qu'un blocus la ruinerait. De même, les industries textiles ne sauraient vivre sans leurs énormes importations et exportations. En un mot, « aucune des grandes industries allemandes ne pourrait continuer à exister une fois l'Allemagne coupée de la mer ». Une grande guerre appellerait sous les drapeaux au moins 1.000.000 d'ouvriers industriels et 2.000.000 d'ouvriers commerciaux et professionnels. En cas de guerre longue, avec blocus des côtes allemandes, le tiers au moins des ouvriers industriels allemands seraient privés de pain, même si la rareté des travaux agricoles était partiellement compensée par un accroissement du travail dans les villes, et malgré l'augmentation des emplois provenant des fournitures de l'armée.

En ce qui concerne les approvisionnements en blé, M. Possehl remarqua que l'Allemagne était tributaire de l'étranger jusqu'à 16 0/0 de ses besoins, et qu'en cas de guerre avec l'Angleterre, la France et la Russie il n'y aurait pas de blé pour 10.000.000 d'Allemands. La position de l'Allemagne, même si la Russie ne prenait pas part à la guerre, serait critique. Quant à la viande, l'Allemagne pourrait fournir du bétail en quantité suffisante, mais à la condition de pouvoir importer le fourrage nécessaire. La provision de pommes de terre était un point rassurant, mais une année de sécheresse ou une saison pluvieuse pourraient priver l'Allemagne même de cette sécurité.

Examinant enfin les questions financières, M. Possehl affirma qu'en général on ne se rendait pas compte des sommes d'argent énormes dont l'Allemagne aurait besoin pour maintenir sur le pied de guerre son armée et sa marine, et pour empêcher la disette. D'après ses calculs, le blocus jetterait sur le pavé de 6 à 8.000.000 d'Allemands, dont l'entretien reviendrait au moins à 62 centimes par jour et par tête.

Au point de vue statistique, la situation a changé depuis 1912 au détriment de l'Allemagne, à cause de l'augmentation du nombre de ses troupes et du pourcentage d'importations pour sa nourriture.

Un hommage du général Gouraud aux Garibaldiens

Les légionnaires italiens sont les gardiens vigilants des traditions d'honneur et de courage que leur légua Garibaldi. On sait que les petits-fils de ce dernier sont à la tête d'un régiment de volontaires, et que l'un d'eux, Bruno Garibaldi, est tombé au champ d'honneur, en défendant le sol de la France.

Son frère, le colonel Peppino Garibaldi, commande le 4^e régiment étranger; les documents qui suivent et qui sont d'hier — ils datent du 26 décembre — sont le plus éclatant témoignage de la bravoure déployée par ses légionnaires dans les récents combats.

C'est le général Gérard, commandant du ...^e corps d'armée, qui écrit au colonel Garibaldi les éloquentes lignes suivantes :

Mon cher colonel,

vous avez bien voulu, à votre arrivée au ...^e corps d'armée, me demander de vous engager le plus tôt possible à la tête de votre régiment. J'ai dû attendre, pour accéder à votre désir, que les circonstances s'y prêtent. Elles ont exigé aujourd'hui l'intervention du 4^e étranger dans une région où l'ennemi manifestait beaucoup d'activité et où il était nécessaire de le tenir en respect.

Votre régiment s'est tiré à son honneur de cette première épreuve; grâce à l'appui de notre artillerie et de nos mortiers, il a pu déboucher des tranchées, se porter brillamment en avant dans un terrain difficile et lutter avec l'ennemi à courte distance.

Les conditions dans lesquelles les Volontaires italiens ont reçu le baptême du feu permettent d'espérer beaucoup de l'action future de ce régiment. Familiarisé désormais avec les difficultés de la lutte dans l'Argonne et avec les procédés de combat qui naissent de l'expérience de cette guerre toute spéciale, il saura, j'en ai la conviction, tenir brillamment sa place parmi nous : le nom et la valeur de son chef sont garants de ses succès futurs.

Recevez, mon cher colonel, l'assurance de mes sentiments cordiaux.

Général A. GÉRARD.

Le général Gouraud, après le général Gérard, a adressé, de son côté, au colonel Garibaldi des félicitations qui, signées d'un tel chef, ont une signification particulièrement élogieuse. De son quartier général, il salue ces braves qui, « chargés d'une des missions les plus difficiles à la guerre (attaque de tranchées dans un bois épais), n'ont pas hésité à se lancer deux fois à l'attaque et ont fait preuve d'une mâle énergie ».

Cet hommage à la bravoure italienne, le général Gouraud a tenu à le rendre d'une manière plus émouvante et qui est allée droit au cœur des volontaires garibaldiens. Voici l'allocution qu'il a prononcée sur la tombe de Bruno Garibaldi, ce courageux officier dont nous relations hier la mort glorieuse :

Mes amis,

Au nom de la ...^e division et, je puis le dire, au nom de l'armée française tout entière, je viens déposer la palme de nos regrets émus et de notre admiration devant la tombe où reposent le lieutenant Bruno Garibaldi et le lieutenant Trombetta.

J'unis à eux, dans les mêmes sentiments, le lieutenant Roberto, le sous-lieutenant Muraccioli et les braves soldats tombés avec eux devant les tranchées de ...

Bruno Garibaldi avait vingt-six ans. Avant-hier, il était blessé à la main dès le début de l'action, mais un Garibaldi ne se laisse pas arrêter par une blessure et, sommairement pansé, Bruno Garibaldi se lança à la charge, le revolver au poing, à la tête de sa compagnie. Un feu terrible l'abattit. Alors, se sentant mourir, il appela un de ses soldats, l'embrassa et lui dit : « C'est pour mes frères ! » et il mourut. Mort héroïque.

Messieurs, dans tous les pays, chez tous les peuples, la mort du soldat qui tombe pour son pays est révérencée comme la mort la plus belle, la plus noble. Mais plus généreux encore est le spectacle de ces enfants de l'Italie, qui répondent à l'appel des petits-fils de leur héros populaire, et se souvenant de Magenta et de Solferino, sont accourus volontairement aux côtés de leurs frères français.

Colonel Garibaldi, pourquoi avec vos cinq frères, avec vos deux mille soldats êtes-vous ici, sinon parce que vous êtes le petit-fils du héros de l'indépendance italienne, qui, seul dans l'Europe muette de 1870, vint apporter son épée à la France mutilée, parce que vous êtes le fils du général Ricciotti Garibaldi qui, il y a quarante-quatre ans, aux combats de Dijon, arrachait un drapeau au 61^e pomérain ?

C'est sur ces traces glorieuses que, fidèle à ses traditions de famille, votre frère a marché.

En le pleurant, votre père, votre mère, tressailleront de fierté, car ce sang généreux ajoute un nouveau lustre à votre nom glorieux.

Je vous prie d'exprimer au général Garibaldi, à Mme Garibaldi et aux familles des lieutenants Trombetta, Roberto, Muraccioli, avec nos plus profonds respects, l'hommage de notre douloureuse sympathie et de notre admiration.

Bruno Garibaldi, Trombetta, Roberto, Muraccioli et vous tous, soldats italiens, soldats français, qui dormez votre dernier sommeil dans les bois de l'Argonne, vous n'êtes pas oubliés : la guerre n'est pas finie, nous vous vengerons.

Pas un Français qui ne souscrive aux fortes et émouvantes paroles du général Gouraud.

Principaux faits de guerre du 16 au 24 décembre

La période du 16 au 24 a précisé et accentué les résultats acquis pendant la précédente.

Notre attitude agressive s'est manifestée avec plus d'énergie. L'ennemi a été partout réduit à l'attitude défensive.

La violence de ses contre-attaques a montré qu'il n'acceptait que malgré lui cette attitude. L'échec de tout ce qu'il a tenté pour reprendre le terrain perdu par lui a confirmé notre avantage.

Il convient enfin de remarquer que, en de nombreuses parties du front, notamment près d'Arras, à la lisière ouest de l'Argonne et près de Verdun, nous nous sommes rendus maîtres de points d'appui importants.

De la mer à la Lys

Les opérations au nord de la Lys sont devenues avec la mauvaise saison terriblement dures.

La boue, liquide et froide, où les hommes se meuvent, envahit les culasses. On ne peut plus tirer. On se bat alors à coups de crosse et à coups de poings.

Nos soldats, suivant l'expression d'un de leurs chefs, sont des blocs de boue. On a réussi à organiser pour eux, quand ils quittent les tranchées, des services de bains et de changement de linge, qu'ils apprécient fort.

Leur inaltérable bonne humeur supporte d'ailleurs le mieux du monde l'existence rude qui leur est infligée par cet hiver humide.

Pour résumer les opérations de la dernière période dans cette partie du front, on peut considérer trois régions : la région en avant de Nieuport, la région au nord d'Ypres, la région au sud d'Ypres.

En avant de Nieuport, tout ce que nous avons gagné reste entre nos mains. La division de marine allemande, où voisinent des fusiliers, de l'infanterie de marine et de l'artillerie de côte, ne peut rien reprendre de ce qu'elle a perdu.

De la Lys à l'Oise

La région de Lens et d'Arras a été le théâtre de plusieurs actions fort brillantes qui, dans l'ensemble, présentent le même caractère que celles qui se sont développées au nord de la Lys.

1^o Au nord de Lens. — Malgré ses efforts, l'ennemi doit nous abandonner le terrain gagné.

2^o Au sud de Lens. — On s'est battu dans la région de Carency et de Notre-Dame-de-Lorette; le terrain, même sur les hauteurs, est argileux et coupé de sources. Les tranchées sont inondées aussitôt que creusées. Comme en Belgique, les fusils sont encrassés de boue, et on tape avec les crosses.

Le 17 décembre, les premières tranchées allemandes de Notre-Dame-de-Lorette sont tombées en notre pouvoir.

3^o Aux portes d'Arras. — Notre artillerie, les jours où il a fait clair, n'a pas perdu son temps. Elle a notamment fait sauter un dépôt de munitions à Thelus, au nord d'Arras, et plusieurs caissons à l'est de Blangy.

4^o Entre Arras et Noyon. — Les principales actions ont eu lieu entre Albert et Comblès, à Oivillers-la-Boisselle, Mametz, Carnoy, Maricourt et au nord de Roye, à Lihons.

Les 17, 18 et 19, nous avons enlevé le cimetière de La Boisselle, un blockhaus près d'Oivillers, les tranchées de première ligne de Maricourt et atteint la lisière sud de Mametz; le 22, nous avons, au sud de La Boisselle, poussé nos tranchées 300 mètres en avant.

De l'Oise à l'ouest de l'Argonne

1^o Entre l'Oise et l'Aisne. — Notre artillerie a obtenu d'appréciables succès : destruction d'une mitrailleuse et d'un observatoire près de Tracy-le-Val le 16; d'une barricade dans la région de Vailly, le 19; d'un obusier, le 20; d'une mitrailleuse, le 21; descente d'un ballon captif, le 22; bouleversement de tranchées ennemies, le 24, au plateau de Nouvron.

Notre infanterie a réalisé des progrès intéressants dans la région de Nampcel et Puisalaine. Le 21, elle a enlevé les tranchées ennemies de première ligne sur un front de 500 mètres et pris une mitrailleuse. Nous avons perdu le 22 et repris le 23 une partie du terrain gagné. Le 23, toutes les contre-attaques ennemies ont été brillamment repoussées à la baïonnette.

Le 24, nous étions maîtres de toute la ligne enlevée le 21, moins quelques mètres à l'extrémité est de cette ligne, où l'ennemi se maintenait encore.

2^o Au sud de Laon et de Craonne et dans la région de Reims, la dernière semaine a été remplie surtout par des combats d'artillerie.

L'ennemi a tiré près de deux fois plus de projectiles que la semaine précédente, mais sans réussir à enlever à notre artillerie lourde l'avantage qu'elle a su s'assurer.

Destruction d'abris à mitrailleuses et de redoutes le 16, près des sucreries de Troyon et des carrières de Beaulne; destruction d'un bastion sur le plateau de Vaucière le 18 et, au même endroit, de deux abris à mitrailleuses le 19; dispersion de rassemblements ennemis dans la vallée de la Suippe le 19, le 20 et le 23; bouleversement des tranchées allemandes le 17, près de la ferme Bourfaut; le 22, dans la même région; tels sont quelques-uns des coups heureux de notre artillerie pendant les dernières journées.

Nos pertes d'infanterie ont encore diminué, ce qui est le meilleur critérium des résultats obtenus par nos batteries. Chaque nuit, l'ennemi fait une grande consommation de fusées éclairantes, multiplie les tirs d'infanterie, marque en un mot une nervosité dont nous avons tout lieu d'être satisfaits.

3^o Entre Reims et l'Argonne. — Nos attaques, menées avec continuité, n'ont pas permis à l'ennemi, malgré de vives contre-attaques, de reconquérir les positions perdues par lui du 15 au 24. Ces attaques se sont développées par lui du 15 au 24. Ces attaques se sont développées par lui du 15 au 24. Ces attaques se sont développées par lui du 15 au 24.

jour (à l'ouest de Ville-sur-Tourbe). On peut les résumer en disant que tous les points d'appui qu'elles se proposaient d'enlever sont aujourd'hui en notre possession.

Dans les environs de Perthes, nous avons gagné 200 mètres le 20, autant le 21, 800 mètres le 22. Le gain s'est étendu sur un front d'un kilomètre et demi et représente la totalité de la ligne de tranchées ennemies sur ce front. Notre attaque a enlevé plusieurs blockhaus, une section de mitrailleuses avec son personnel, des caisses de munitions, des projecteurs, un canon sous coupes, preuve certaine que les Allemands se croyaient sûrs de pouvoir résister et ont été maîtrisés par nos troupes.

L'échec des cinq contre-attaques qu'ils ont dirigées sur ce point a affirmé également notre supériorité. Le 24, nous avons chassé les Allemands des quelques boyaux qu'ils occupaient encore et consolidé notre mainmise sur toute leur première ligne.

De l'ouest de l'Argonne

à la frontière suisse

1^o Dans les bois de l'Argonne. — La guerre est plus dure encore et plus ingrate. Les difficultés du terrain boisé et boueux rendent plus appréciables nos progrès continus.

A quatre reprises, nous avons fait exploser des mines allemandes, démolir des mitrailleuses et des abris blindés, pris des pare-balles et du matériel. La supériorité morale nous appartient sans conteste. Plusieurs progrès, pas un recul, voilà le bilan sur les flancs ouest de l'Argonne.

Dans la journée du 24, nous avons repoussé cinq attaques.

2^o De l'ouest de l'Argonne aux Hauts-de-Meuse inclus, nous avons, du 16 au 24, montré une activité souvent couronnée de succès, et cela malgré l'état du terrain plus propre à la défensive qu'à l'offensive.

Notre artillerie, et spécialement notre artillerie lourde, a fortement endommagé l'artillerie allemande; le 17, deux pièces détruites; le 18, deux batteries démolies et une réduite au silence; le 20, un abri de mitrailleuses détruit et une mitrailleuse qui saute; le 22, une batterie de 15 endommagée au nord-est de Saint-Mihiel, deux batteries de 77 détruites près de Béthincourt.

Les attaques d'infanterie se sont produites surtout dans la région de Bourouilles-Vauquois, dans celle de Cuisy-Bois de Forges et dans le bois de Consenvoye.

Dans le bois des Chevalliers, enfin, nous avons gagné 100 mètres et fait des prisonniers remarquables par leur saleté sordide : c'était, des pieds à la tête, une masse de vermine.

4^o Dans les Vosges. — Nous avons gagné 250 mètres dans le Ban-de-Sapt et maintenu partout ailleurs nos gains de la semaine précédente. Près de Cirey, nos avant-postes ont été portés à 1.500 mètres de la ville.

La guerre aérienne

Malgré l'extrême difficulté résultant des nuages, de la pluie, du brouillard et du vent, nos escadrilles d'avions et nos dirigeables ont fait d'excellente besogne. L'un de ces derniers, dans la nuit du 17, a lancé 15 obus sur la gare de Sarrebourg, 6 sur celle de Petit-Eich, 5 obus et 1.000 fléchettes sur un train en gare d'Heimling. Les dégâts ont été importants et reconnus par les journaux allemands.

A diverses reprises, le 18, le 20, le 21 et le 22, nos avions ont donné la chasse à des appareils allemands et les ont obligés à atterrir. Le 18, un de nos aviateurs a tué à coups de fusil un pilote allemand dont il a vu l'appareil se briser sur le sol. Un autre, près d'Arras, a mis en fuite, par 20 coups de carabine, un avion ennemi. Le 22, un autre de nos officiers, poursuivi par un Albatros, a réussi à ramener dans nos lignes son appareil endommagé gravement par un éclat d'obus.

Plusieurs avions ont lancé avec succès, malgré l'état de l'atmosphère, des bombes et des fléchettes sur des tranchées, le 18; sur des rassemblements, le 19 et le 20; sur des gares et des trains, le 20 et le 22; sur un ballon captif, le 21; sur le port de Strasbourg et la gare de Dieuze, le 22.

Le prince de Teck a exprimé ses vifs remerciements au chef de l'escadrille qui a opéré sur la côte belge avec l'escadre anglaise; cette escadrille a, en effet, utilement contribué à régler le tir des navires et à surveiller les sous-marins ennemis.

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

POUR LES ETRENNES

Cinq mois de guerre illustrée

Excelsior, avec ses trois numéros complémentaires qui paraîtront en janvier, constitue la documentation la plus complète sur la guerre pendant les cinq premiers mois. Envoi contre 10 francs au lieu de 17 fr. 50.

Pour tous renseignements, écrire à l'administrateur.

Ayuntamiento de Madrid

La Presse française et étrangère

L'intervention des Japonais

Après M. Pichon dans le *Petit Journal*, M. Clemenceau dans l'*Homme Enchaîné*, M. Hervé dans la *Guerre Sociale*, M. Henry Bérenger dans *Paris-Midi*, M. Jean Richepin dans l'*Intransigeant*, M. Millevoye dans la *Presse*, le *Progrès*, de Lyon, se prononce pour l'intervention japonaise :

Pour notre part, nous ne croyons pas qu'il puisse exister d'objection sérieuse contre l'idée de faire appel au concours des Japonais. Et nous ajouterons que nous n'avons pas le droit de négliger cette intervention, s'il nous est possible de l'avoir.

Il faudra payer, dira-t-on. Sans doute. Eh bien ! l'on paiera. Mais il faut d'abord abattre l'ennemi, le barbare. Tous ceux qui nous aideront dans cette tâche sacrée auront, comme c'est légitime, leur récompense.

Quel est notre but ? C'est de vaincre au plus vite en épargnant le plus possible de vies humaines.

Or, le moyen d'atteindre ce résultat, c'est de mettre en ligne un nombre d'hommes aussi considérable que nous le pourrions. Plus il y aura de combattants de notre côté, moins nous subissons de pertes. Et nous voulons dire par là que ce ne sont pas seulement les Français qui seront moins éprouvés, mais, d'une façon globale, les alliés.

C'est pourquoi nous croyons faire acte de bons patriotes, de bons Français et de bons Européens en sonnant l'appel aux Japonais. Il faut à tout prix terrasser la bête. Et le plus tôt sera le mieux !

D'autre part, le *Temps* reçoit d'un Japonais actuellement hôte de la France, la lettre suivante :

Je souhaite que les négociations diplomatiques aboutissent bien vite à l'avantage des deux parties.

La dissolution du Parlement japonais n'a aucun rapport avec cette question, c'est une affaire tout intérieure qui en a été la cause. Un homme d'Etat japonais la caractérisait en disant que c'était « une mine flottante » qui menaçait celui qui prendrait le pouvoir. En effet, cette même question a fait déjà tomber deux cabinets et le troisième en souffre.

Mais cela n'a rien à voir avec la grande question de la participation à la guerre générale. C'est affaire entre les gouvernements alliés et le gouvernement japonais. Aucune opposition parlementaire n'interdit de négocier.

Pour la Belgique

M. J. Tallendeau adresse, dans le *Populaire*, de Nantes, une lettre ouverte au président de l'Association internationale de la Presse, pour lui demander de prendre l'initiative d'une campagne en faveur de la création « d'un timbre-poste de secours à 5 centimes pour la Belgique ».

Ce timbre, d'un emploi facultatif, serait appliqué sur les lettres à côté des timbres ordinaires de chaque nation. Le produit en serait versé aux œuvres de restauration et de réparation belges. Ne vous semble-t-il pas qu'une telle œuvre mondiale apporterait l'aide vraiment efficace que la Belgique est en droit d'attendre des Etats neutres ; car sa cause est celle de tous les pays jaloux de conserver leur liberté, leur nationalité et leur indépendance. Les grands pays ont mission de protéger les petits. Les petits ont le devoir de s'entraider, comme le font les hommes entre eux.

Quant au succès du timbre belge dans chaque pays, il sera considérable. Les philatélistes le recueilleraient dans leurs albums, et ces petites vignettes, différentes d'aspect, mais créées dans le même but, rappelleront aux générations futures l'histoire la plus tragique des siècles : une guerre indigne, voulue par l'Allemagne, et l'impérissable défense de la Belgique par son peuple et son roi.

Sympathies franco-anglaises

M. Jean Finot continue, dans la *Revue*, sa série d'études très remarquées sur « la grande croisade des civilisés ». Voici comment il apprécie le resserrement des sympathies franco-anglaises :

Ecrivains, hommes d'Etat, philosophes, historiens, artistes, tous se rendent compte des bienfaits de cette pénétration fraternelle de la civilisation anglaise par la pensée française. Et lorsque la conscience nationale d'outre-Manche ne se trouvera point obscurcie par les intérêts mesquins des querelles du jour, elle avouera avec gratitude la dette contractée envers la France. Le poète Wordsworth n'hésitera pas à reprocher à l'évêque Watson d'avoir osé attaquer la France et lancé ainsi « une flèche contre la liberté et la philosophie qui sont les yeux de la race humaine ». Le même Wordsworth exulte dans son âme quand ses compatriotes anglais sont vaincus par les Français, « car l'humanité qui est la France, triomphe ainsi sur l'Angleterre qui n'en est qu'une partie ». Presque tous les grands poètes anglais ne le céderont en rien à Wordsworth dans cet amour ardent de la France et du peuple français.

Ce débordement des sentiments nobles du côté anglais trouve un écho puissant en France. La pensée anglaise, mûrie et grandie sous l'influence française, y trouvera un terrain tout prêt pour être accueillie et exaltée à son tour. Les Anglais la suivront et ce sera des deux côtés de la mer une longue explosion des sentiments longtemps étouffés. Comme un torrent débordant brise enfin les digues artificielles et atteint des limites insoup-

connées, la pensée anglaise, une fois établie en France, imprimera sur sa vie une empreinte indélébile.

Appel en faveur des prisonniers français et belges

La *Croix* publie un appel de S. Em. le cardinal-archevêque de Paris en faveur des prisonniers français et belges dont M. l'abbé Dévaud, professeur à l'Université catholique de Fribourg, va soulager en Allemagne les misères morales et matérielles :

Nous faisons un pressant appel à la charité publique. L'Allemagne a déjà, dit-on, mis aux mains de son représentant des subsides considérables. Nous avons l'assurance que la France ne se montrera pas moins généreuse et voudra procurer à nos chers et infortunés prisonniers le réconfort moral et les adoucissements dont ils ont tant besoin.

A la demande de Mgr l'évêque de Lausanne et Genève, nous nous sommes chargés de centraliser pour cette œuvre les offrandes des diocèses du nord et du centre de la France, pendant que S. Em. le cardinal-archevêque de Lyon fait de même pour les diocèses du Midi.

Une autre forme d'assistance, non moins nécessaire à nos prisonniers, serait de leur procurer de bonnes lectures, capables d'éclairer, de consoler et de fortifier leurs âmes dans l'épreuve.

Qui sera gouverneur général de l'Indochine ?

Des *Annales coloniales* :

Depuis le 3 août, M. Albert Sarraut, devenu ministre de l'Instruction publique, en remplacement de M. Victor Augagneur, a conservé, à la demande de ses collègues du cabinet, les fonctions de gouverneur général de l'Indochine qu'il occupait lors de la déclaration de guerre.

En l'absence de M. Albert Sarraut, M. Joost Van Vollenhoven, secrétaire général du gouvernement général, assure, depuis cinq mois, à Hanoi, l'expédition des affaires courantes, d'accord avec le gouverneur général titulaire.

M. Albert Sarraut a estimé qu'il ne pouvait pas plus longtemps continuer à assumer la double charge de grand-maître de l'Université et de gouverneur général de notre empire asiatique. Dans une de ses dernières réunions, le Conseil des ministres s'est occupé du successeur à donner à M. Albert Sarraut.

Le choix du gouvernement se portera, nous assure-t-on, sur un homme politique spécialisé, depuis plusieurs années, dans l'étude des questions coloniales.

Il est probable que, lors de cette nomination, M. Joost Van Vollenhoven, depuis trente mois en Indochine, reviendra prendre en France un repos bien mérité.

La patience nécessaire

Dans le *Phare de la Loire*, M. Maurice Schwob invite chacun à être patient :

Messieurs les gens pressés, regardez-vous dans la glace. Vous reconnaîtrez les figures des prophètes de malheur qui criaient au mois d'août que tout était perdu, que Paris était pris, que la France était morte.

Quand on vous répondait qu'il fallait tenir bon, qu'il fallait durer quelques semaines encore, vous déclariez que c'était impossible.

Nous avons tenu cinq mois et maintenant vous vous indignez. Vous annoncez la défaite, et aujourd'hui la victoire ne vous suffit plus. Elle est trop lente !

Tâchez donc, puisque vous paraissez incapables d'être des hommes, de prendre modèle sur nos femmes, qui soignent les blessés, qui travaillent, qui essayent vaillamment de tromper leur attente cruelle en se rendant utiles. Elles ne courent pas les lieux publics en racontant ce que des agents secrets prussiens leur ont soufflé tout bas.

Elles tricotent, de leurs doigts, des vêtements chauds pour nos hommes, tandis que vous ne savez que tricotter, de la langue, vos fausses nouvelles.

Leur déception

Dans l'*Action*, M. Henry Bérenger ne s'étonne pas de la colère que les dirigeants de l'Allemagne ont manifestée relativement à la déclaration du gouvernement français :

Comment les dirigeants de l'Allemagne ne s'irriteraient-ils pas ? Leur diplomatie brusquée n'a pas plus réussi que leurs attaques du même nom.

Il leur reste encore, sans doute, la possibilité de mentir auprès des neutres. Mais quel Etat dans le monde croira M. de Bethmann-Hollweg accusant M. Viviani d'avoir voulu la guerre l'été dernier ? Il y a dans certaines invraisemblances un ridicule qu'il vaudrait mieux ne pas ajouter à l'odieux. Qui donc, et dans quelle capitale, le 30 juillet dernier, demandait à l'Angleterre si elle resterait neutre au cas où l'Allemagne se contenterait de prendre à la France ses colonies ? Qui ? M. Viviani ou M. de Bethmann-Hollweg ? M. Bienvenu-Martin ou M. de Jagow ?

La colère du gouvernement allemand fait connaître assez sa déception et son inquiétude. Mais c'est une mauvaise conseillère. Il faudra d'autres leçons encore à l'Allemagne pour retrouver le sens des réalités avec le respect d'autrui. Notre République n'a pas voulu cette guerre, mais elle la conduira jusqu'au bout, avec ses alliés, pour le plus grand relèvement de la France et la plus entière libération de l'Europe.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

La Guerre anecdotique

Une "opération"

Il y a dans l'occupation de Liège un fait peu connu dans ses causes et que le *Petit Parisien* dévoile :

C'était le 26 août.

Il était 9 heures du soir.

Déjà Liège dormait par ordre.

Le gazomètre de la ville, percé de nombreux obus, ne donnait plus aucun éclairage aux rues de la triste cité sur laquelle pesait une obscurité silencieuse et pleine d'angoisses.

Derrière la porte de leur maison — en Belgique chacun a sa maison à soi, petite ou grande — derrière la porte de leur maison, qu'ils étaient contraints de laisser ouverte la nuit, sous peine d'arrestation immédiate, les chefs de famille montaient la garde, toute lumière éteinte.

Tout à coup, dans quelques-uns des carrefours les plus fréquentés d'ordinaire, apparut une automobile aux allures mystérieuses.

Un coup de sifflet déchira l'air.

Aussitôt, de toutes les maisons, de tous les hôtels d'alentour, des nuées de soldats, qui y étaient logés, sortirent brusquement, en armes, tout prêts à l'action, comme s'ils eussent guetté ce signal, et entourèrent la voiture.

Quelques mots glapissants, quelques ordres rauques, quelques brutales injures, et l'automobile disparut, sans doute pour aller porter plus loin les criminelles paroles.

Et soudain éclata, derrière elle, une fusillade nourrie et forcenée. Les revolvers crépitaient sans arrêt, les fusils pétardaient sans relâche. On se serait cru au milieu d'une bataille de fous furieux tirant pour tirer, sans prendre la peine de viser un ennemi d'ailleurs invisible et imaginaire.

Au milieu de cette nuit silencieuse, les gougats d'Allemagne faisaient une fantasia ; ils tiraient en l'air !

Une demi-heure après la pétarade provocatrice, un rang de maisons faisant face à l'université et, de l'autre côté du fleuve, la moitié d'une rue brûlaient.

La pastille Ostwald faisait son œuvre, les boîtes de paille arrosées de pétrole faisaient flamber un quartier, la brigade incendiaire travaillait.

Le "vieux dieu allemand" jugé par un pasteur américain

M. Gabriel Falaize donne, dans le *Havre-Eclair*, l'exemple suivant de la « bêtise tudesque » :

Le docteur Hillis, Américain pur sang, était, jusqu'à ces temps derniers, sincèrement ami de l'Allemagne, et les Allemands le portaient aux nues. Mais comme il est avant tout honnête homme et de sens droit, il n'a pu s'empêcher de dire, au cours d'un de ses prêches dominicaux, qu'il trouvait intolérable et sacrilège la conception d'un dieu allemand, « d'un Dieu de horde qui ne connaîtrait ni la Belgique, ni la France, ni l'Angleterre, et dont les ailes n'offriraient un abri tutélaire qu'aux régiments allemands ».

Naturellement, les Teutons, qui se trouvaient nombreux dans l'auditoire, se levèrent en masse pour protester et se mirent à crier, sur l'air international des lampions : « Démission ! Démission ! » Mais le courageux pasteur leur imposa silence par ces paroles éloquentes :

« Je ne puis admettre que mon devoir de neutre m'impose, dans cette église, l'obligation d'ajouter Dieu avec le Diable pour en faire une moyenne. »

La prise d'un drapeau

Le *Temps* publie cette lettre adressée par un sergent-fourrier aux élèves d'un lycée de jeunes filles :

Mesdemoiselles,

Je profite d'une belle soirée où nos voisins très proches, les Boches, nous laissent à peu près tranquilles pour répondre de mon mieux à votre délicieux envoi et à vos gentilles cartes...

Hier soir, nous avons fait voltiger dans les airs nos très désagréables voisins, grâce à un fourneau de mines bien placé et qui a explosé au bon moment. Depuis, les Allemands se tiennent un peu tranquilles ; prudence qui n'est pas pour nous déplaire. A part quelques balles qui sifflent encore autour de moi au moment où je vous écris, le silence n'est presque pas troublé.

Le drapeau que j'ai eu le bonheur de saisir sans accroch pendant la fameuse bataille de la Marne devant la ferme de Nogeon est celui du 1^{er} bataillon du 36^e fusiliers (régiment bavarois). Le porte-drapeau en me voyant venir sur lui, suivant la noble habitude de nos loyaux ennemis, leva les mains en signe de reddition. Mais au moment même où je me baissais pour saisir le trophée, il « décocha » à bout portant un coup de revolver qui porta heureusement en plein sur le col de ma capote, sans autre accident pour moi. La juste punition, un solide coup de baïonnette, me permit de le coucher sur le sol et de lui arracher son fameux drapeau. On me dit que celui-ci flotte aujourd'hui tranquillement aux Invalides ; tout va bien.

... Grâce aux si utiles cadeaux que vous nous envoyez, nous supportons allégrement le froid et la longueur de cette horrible guerre ; nous nous sentons soutenus par vous toutes et vous tous ; nous ne demandons qu'à repousser nos agresseurs et à leur infliger une leçon qui permettra à nous, puis à nos enfants, de travailler en paix et en sécurité à la grandeur de notre chère France.

APRES LA PRISE DE VERMELLES



LE CHÂTEAU DE VERMELLES



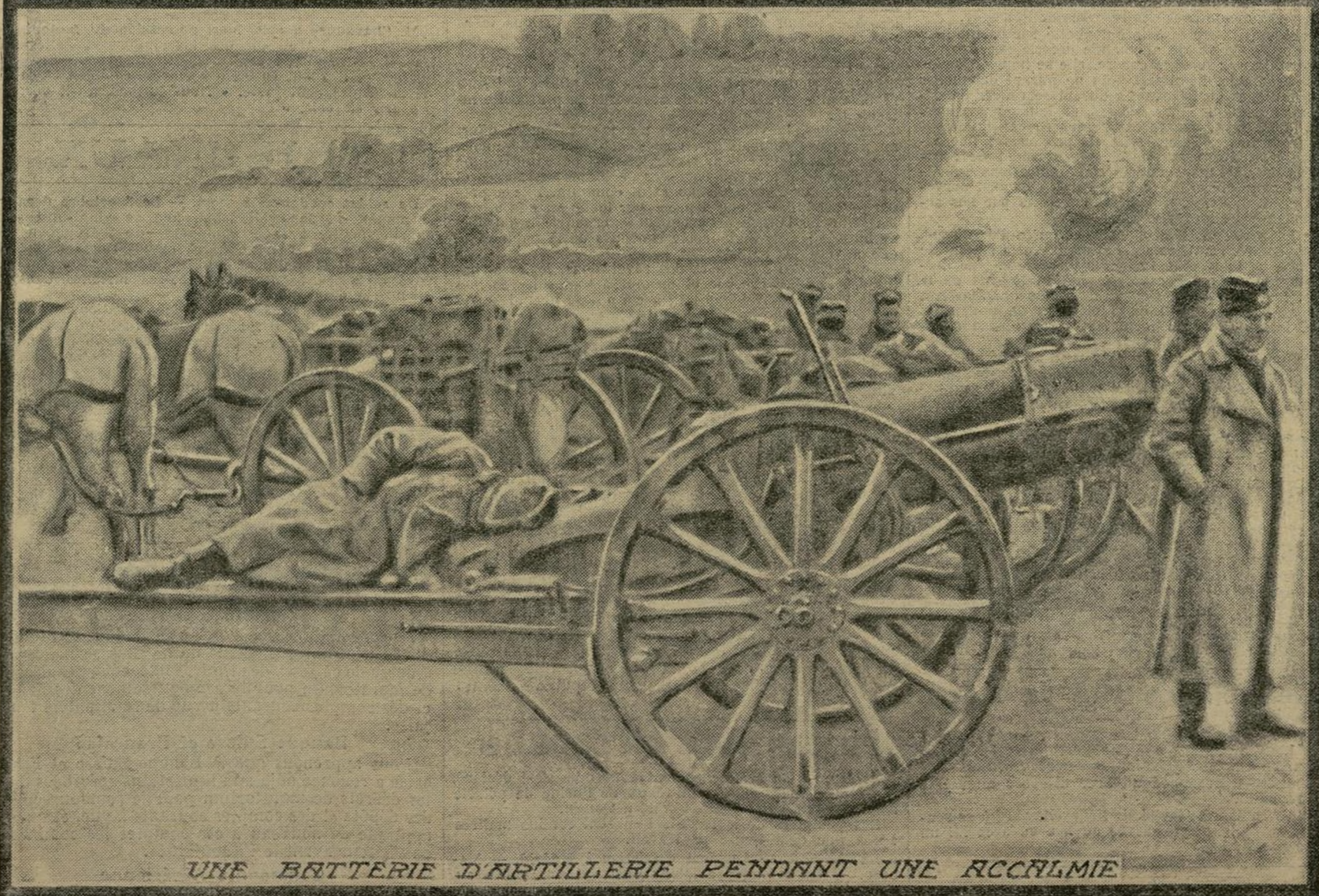
FRANÇAIS EXAMINANT DES BANDES DE MITRAILLEUSES ABANDONNÉES PAR L'ENNEMI

Vermelles, qui est aujourd'hui en notre possession, n'est plus qu'un amas de décombres, de briques et de pierres. De ce petit village de fermiers et de mineurs qui abritait 4.000 âmes, plus un mur ne reste debout. La prise du château et du parc et la retraite des Allemands constituent les principaux épisodes de la bataille qui s'est déroulée à Vermelles depuis le 14 octobre jusqu'au 7 décembre dernier.

APRÈS LA VICTOIRE SERBE



UN BIVOUAC



UNE BATTERIE D'ARTILLERIE PENDANT UNE ACCALMIE

La défaite écrasante que firent subir dernièrement les Serbes aux Autrichiens est vraiment sans précédent dans l'histoire. Nos alliés infligèrent, en effet, à l'ennemi des pertes énormes et s'emparèrent de 8.000 prisonniers, 7 drapeaux, 126 canons et 180.000 fusils.

Les Russes firent à la bataille de Lodz 20.000 prisonniers

La *Rousskoïe Slovo* a publié dans son numéro du 13 décembre la relation suivante de la bataille de Lodz :

A la suite de notre brillante victoire sur les lignes de Varsovie et d'Ivangorod, les armées du général von Hindenburg et du général Dankl avaient été rejetées dans la région sud-ouest du royaume de Pologne. Elles se concentrèrent derrière des positions fortifiées à l'avance, courant de Kalisch à Cracovie par Tchenstok-hava. Elles y reçurent d'importants renforts. Puis, utilisant le réseau très serré de leurs voies ferrées, les Allemands transportèrent rapidement leurs principales forces vers le nord, dans la région de Thorn. Ils menaçaient ainsi notre flanc droit et nos communications avec la Vistule moyenne.

Ce mouvement avait été masqué par des masses de cavalerie amenées du front occidental. Nous nous en aperçûmes cependant et primes nos dispositions en conséquence. Une série de positions fortifiées fut établie de Plotzk à Kutub et à Lientchitsa.

C'est vers le 14 novembre que les Allemands eurent achevé leur concentration. Appuyés sur la forteresse de Thorn, ils entreprirent leur nouvelle offensive dans la bande de terrain comprise entre la Vistule et la Warta.

Nos avant-gardes eurent à lutter sur la ligne Plotzk-Kutub, avec des forces allemandes notablement supérieures. Elles soutinrent, sur ces positions fortifiées, une suite de combats sanglants. Les Allemands subirent des pertes importantes. Nos troupes, enfin renforcées, parvinrent à arrêter leurs adversaires. Ceux-ci essayèrent pendant plusieurs jours de nous déborder par la rive droite de la Vistule. Tentative également malheureuse. Ils détournèrent alors leur attaque vers le sud-ouest, dans la direction de Lodz. Le 19 novembre, après des efforts inouïs, ils réussirent à rompre nos lignes dans la région de Pieniek, et dévalèrent en une large avalanche vers Strykow, Brésine, Koliouchki, Touchine, Rigow, refoulant le flanc droit de nos armées qui maintenaient leur résistance autour de Lodz et à l'ouest de cette ville. Ainsi les Allemands nous prenaient à revers par l'est. Ils s'efforçaient d'avancer vers le sud. D'autre part, le 22 novembre, de fortes colonnes allemandes passèrent la Warta et parurent sous la ville de Lask.

Mais nos armées du nord, retranchées autour de Lovicz et de Sakhatov repoussaient opiniâtement les attaques allemandes. La situation de nos ennemis au sud de Lodz devenait critique. Ils rencontraient à Touchine des régiments tirés des réserves de Péterov.

De brillantes attaques à la baïonnette compaient leur élan. Refoulée, la vague allemande déferla sur nos positions de Rigow ; mais là encore, elle se heurtait à une ligne indébranlable. Les assaillants ne purent déboucher sur les hauteurs de Rigow. Ils durent se retirer en déroute, abandonnant leurs blessés et leurs provisions. Au même moment, des forces russes se rassemblaient sur le front Lovicz-Skierniewitz et, prononçant une vigoureuse offensive vers l'ouest, s'emparaient de Strykow et de Brésine, menaçant les communications des Allemands battus au sud. Ainsi les corps ennemis, parvenus à l'est de Lodz, se trouvaient encerclés par nos armées sur presque toutes leurs faces.

Ils se jetèrent de côté et d'autre, en quête d'une issue. Le 23 novembre, les Allemands attaquèrent la station de Koliouchki. Cette localité fut prise et reprise. Une dernière attaque de notre cavalerie décida le sort de la journée. Les Allemands s'enfuirent, nous abandonnant plusieurs obusiers, 8.000 prisonniers et de nombreux convois. Leurs cadavres formaient un immense cimetière.

Ils s'efforcèrent ensuite de se frayer un chemin vers le nord. De ce côté aussi, nos contre-attaques les paralysèrent. En même temps, les colonnes ennemies, apparues sous Lask, étaient repoussées avec d'importantes pertes.

Le 25 novembre, les Allemands attaquèrent la ville de Brésine ; des troupes fraîches descendaient au même instant du nord et prononcèrent une furieuse offensive dans la direction de Strykow, nous empêchant ainsi de fermer le cercle autour des corps en détresse.

Le 26 novembre, après des efforts inouïs, les Allemands réussirent, par des attaques de nuit désespérées, à s'échapper par le débouché de Strykow. Leurs rapports officiels reconnaissent l'énormité de leurs pertes. Les divisions qui prirent part à cette ruée finale durent être immédiatement retirées du front, en pleine bataille. Restèrent en nos mains 23 canons, 20.000 prisonniers, une colonne de munitions qui comprenait des projectiles de 42 centimètres et d'énormes convois. Le champ de bataille autour de Strykow était horrible à voir.

Le ministre d'Angleterre au Vat can

ROME, 30 décembre (Dépêche Havas). — Le pape a reçu le nouveau ministre d'Angleterre, sir Henry Howard, qui lui a présenté ses lettres de créance.

Le ministre a prononcé un bref discours auquel le pape a répondu.

Benoît XV a ensuite invité sir Henry Howard à se rendre dans sa bibliothèque privée où il a eu avec lui un entretien particulier.

DANS LA MARINE

Réserve de l'armée de mer. — Sont nommés au grade d'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe, le capitaine au long cours *Havel*, de Toulon ; au grade d'enseigne de vaisseau de 2^e classe, MM. les lieutenants au long cours *Lebeaud*, à Cherbourg ; *Ardois*, à Toulon ; *Litzelmann*, à Brest.

AU CONSEIL MUNICIPAL Le président salue les héros de la défense nationale

Nous l'avons dit, le Conseil municipal, convoqué en session ordinaire pour voter le budget de la ville pour 1915, s'est réuni hier, et tiendra une séance cet après-midi — et comme pour le Conseil général, la session sera close.

Le doyen d'âge, M. Lampué, a ouvert la séance en adressant à l'armée, au général Joffre, et aux alliés, l'hommage et les vœux du Conseil. En terminant, il a félicité la population parisienne de son calme et de la confiance qu'elle a montrée pendant ces derniers mois.

Puis il céda le fauteuil de la présidence à M. Mithouard, et le président du Conseil prononça le discours d'ouverture d'usage.

Après avoir souhaité la bienvenue à M. Laurent, préfet de police, et rappelé les services rendus à Paris par son distingué prédécesseur M. Hennion, M. Mithouard a félicité M. Paoli, nommé secrétaire général de la préfecture de police.

Puis, dans un silence impressionnant il prononça les paroles suivantes :

Que notre pensée s'en aille vers tous ceux, de tout âge, de toute province et de toute condition qui défendent la terre et les foyers, vers ces 500 kilomètres de front qui ne sont pas encore assez vastes pour déployer tout ce qui se rencontre dans notre pays de braves gens, vers cette muraille grandiose d'hommes dont toutes les pierres sont des cœurs qui battent pour la France.

Qu'elle s'en aille, s'il est permis de faire une distinction entre tous ces vaillants, qu'elle s'en aille avec une secrète tendresse vers les enfants de Paris qui sont au feu et qui, ni plus ni moins vaillants que leurs camarades, à cette heure où nous faisons la somme de tous les héroïsmes, apportent pour leur part dans les combats cette vivacité, cette endurance et cette belle humeur qui furent toujours le signe de leur bravoure particulière.

La municipalité de Paris a payé fièrement et noblement son tribut au pays.

J'envoie en votre nom le plus chaleureux souvenir aux vingt-cinq collègues qui sont sous les drapeaux. Je ne veux pas les nommer tous ; mais tous, notre pensée chaque jour les accompagne aux périls qu'ils affrontent et aux épreuves qu'ils endurent. Quand ils reviendront s'asseoir parmi nous, victorieux, nous fleurirons leurs places pour les recevoir. Je salue ceux d'entre eux qui ont versé leur sang ; Evain, déjà remis de sa blessure et tout impatient de retourner se battre ; Fortuné d'Andigné, glorieux captif, blessé dans une affaire qui sera révélée plus tard et où il fit preuve de la plus belle intrépidité.

Messieurs, la ville de Paris n'a pas seulement offert au pays des combattants. Elle s'est donnée elle-même, elle s'est multipliée pour servir, elle est devenue comme un soldat, elle a voulu coopérer de toutes ses forces et de toutes ses ressources au salut commun. Elle a préparé ses hôpitaux, elle a prêté son matériel, elle a, par les soins de l'office départemental, organisé des trains de blessés ; avec l'admirable concours de la population, elle a vêtu les soldats.

Le Paris des colères et des révolutions, le Paris habitué à la libre critique et prompt à toutes les formes de la vie s'est enveloppé tout à coup d'un grandiose recueillement pour faire une seule chose, et pour la faire de toute son intelligence et de toutes ses forces, pour travailler à la défense nationale, à laquelle il apporta cette magnifique collaboration morale qui consiste dans la justesse du sentiment et qui se manifeste par la dignité et la beauté de la tenue.

Comme il convient aux heures capitales où se joue la vie d'un peuple, Paris, comme toujours, fut et demeure sublime de simplicité.

Au cours de la séance, M. Lemarchand a fait adopter un vœu invitant l'administration à faire apposer dans chaque mairie de Paris et du département de la Seine un tableau sur lequel seraient gravés les noms des militaires tués à l'ennemi et de ceux cités à l'ordre du jour.

Le Conseil se réunira cet après-midi à trois heures pour voter le budget municipal, lequel sera établi sur les mêmes bases que celui de 1914. Mais comme le chiffre des dépenses est augmenté de 16.000.000 de francs, en raison des secours alloués aux chômeurs, aux femmes et enfants de mobilisés, ce déficit sera comblé en prélevant une somme égale sur l'émission des Bons municipaux. — MARCEL ETIENNE.

Nouvelles diverses

Le feu. — Un commencement d'incendie s'est déclaré, hier après-midi, dans les bureaux de l'usine de pétrole Deutsch, route des Petits-Ponts, à Pantin.

Les pompiers de la localité s'en sont rendus maîtres après une demi-heure de travail.

ETRANGER. — Accident d'aviation à Madrid. — MADRID. — Le capitaine aviateur Castellvi est tombé, au cours d'un vol effectué au-dessus de l'aérodrome de Cuatro Vientos, à Madrid.

L'aviateur s'est tué. (L'Information.)

Le nouvel attaché militaire de Suède. — STOCKHOLM. — Le nouvel attaché militaire de Suède en France, le baron de Rolamb, capitaine au 1^{er} régiment de la garde à pied, vient de partir de Suède, se rendant à Paris. (L'Information.)

La chasse aux maisons allemandes

Voici la liste des maisons allemandes ou austro-hongroises placées sous séquestre par ordonnance de M. le président Monier en date d'hier :

Adler et Geibert, fabrique de nickelage, 14 bis, rue Peronnet (Armand) ; Andree, négociant en porcelaines, 8, cité Paradis (Eloy, insp. de l'enreg.) ; Butner, fournitures de bureau, 42, av. Parmentier, et 22, rue Rochebrune (Montez, huissier) ; Descombes, soudures autogènes, 18, rue Emeriau (Gastebled, insp. de l'enreg.) ; Dries, pâtissier, 75, rue Vieille-du-Temple (Tardy, rec. des dom.) ; Englander, fourreur, 6, rue de la Boétie (Wilmoth) ; Erb, hôtelier, 19, rue Castellan (Malle, huissier) ; Gaizberg, fourreur, 178, faubourg Saint-Honoré (Wilmoth) ; Grunfeld, fourreur, 25, rue Tronchet (Wilmoth) ; « Hamburg America Linie », 7, rue Scribe (Pruvost) ; Hanel, éclairage, 5, rue de Crussol (Gatte) ; Hirsch (Oscar), bijouterie de Bohême, 19, rue des Filles-du-Calvaire (Dussau, insp. des dom.) ; Hozot, 62, rue J.-J. Rousseau (Wilmoth) ; Jonas, fourreur, 17, rue Monge (Wilmoth) ; Kauffmann, tailleur, 43, rue Saint-Augustin (Gaud, insp. de l'enreg.) ; Keungott-Grubb et Malle, refuge allemand, 55, rue Compas (Desbleumortiers) ; Koster, fourreur, 20, rue des Bourdonnais (Wilmoth) ; Kromer, appareils électriques, 19, rue Saint-Sébastien (Lebrun, huissier) ; Maun (Guillaume), directeur de la Société Wossen, 17, rue Molière, à Montreuil (Gatte) ; Mayer-Katz et Pioukowski, fourrures, 120, rue Réaumur (Desfrères) ; Rehse, banquier, 68, faubourg Poissonnière (Richard, huissier) ; Schmieje, propriétaire de la marque « Recordal », 6, rue Ordener, et usine à Saint-Ouen (Leviux) ; Schloss, personnellement et ses intérêts dans la Société Schloss frères et Neuburger, 63, rue des Vinaigriers (Pelegrin) ; Schanfeld, commissionnaire en marchandises, 27, rue Saint-Marc (Desfrères) ; Withrake, cordonnier, 10, rue Stanislas (Graudias, rec. de l'enreg.) ; Wulkan, tapissier, 7, rue César-Frank (Ronaille, insp. de l'enreg.) ; Walter, négociant en perles fines, 5, rue Saint-Georges (Crags) ; Weinert et Schotze, commission, représentation, 32, rue Réaumur (Lecat, insp. de l'enreg.).

D'autre part, M. Craggs a été nommé séquestre des marchandises allemandes en dépôt chez M. Blum, 3, cité Trévise ; M. Darboux, séquestre du stock de fourrures détenu par M. Michel Gay, 65, faubourg Poissonnière ; M. Molle, séquestre des produits chimiques en dépôt chez M. Guyman, 61, avenue Philippe-Auguste ; M. Mauger, séquestre des marchandises détenues par M. Jone-mann, 24, rue d'Enghien ; MM. Raynaud et Pons, séquestres des intérêts allemands dans la Société anonyme charbonnière Kronberg, 43, rue Labryère ; M. Lesage, séquestre des marchandises de la maison Vieweg, détenues par M. Donian, 124, rue de Rivoli.

Enfin M. le président Monier a ordonné mainlevée de séquestre en faveur de M. Hecht Philippe, de la maison Béchoff, David et Cie, 20, place Vendôme, engagé volontaire et admis à domicile en France depuis le 19 décembre 1914.

A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

M. Chavannes a pris, hier, possession du fauteuil de président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il a prononcé, à cette occasion, un discours remarquable, et il a dit, en termes élevés, combien la cause de la France était juste. « Nous luttons, a-t-il déclaré, pro aris et focis. »

TRIBUNAUX

Un soldat condamné à mort. — Le 3 octobre dernier, le nommé Fernand Maréchal, âgé de vingt-huit ans, quartier-maître à la 8^e compagnie du 2^e régiment de fusiliers marins, caserné à Roissy-en-France (Seine-et-Oise), ayant été puni de huit jours de prison, fut envoyé dans les locaux disciplinaires installés dans la buanderie d'une ferme.

Quelques heures après son incarcération, Maréchal réussit à s'évader. Il s'empara d'un fusil, qu'il chargea et se renferma dans une des écuries de la ferme.

Des gendarmes d'écurie ayant prévenu les hommes de garde, le quartier-maître Kerrezou se présenta pour s'emparer du fugitif. Mal lui en prit, car celui-ci saisit son fusil et l'abattit d'un coup de feu en s'écriant :

— Je me suis vengé !

Arrêté immédiatement, Maréchal comparait hier devant le deuxième conseil de guerre.

A l'audience, il a déclaré qu'il ne se souvenait de rien.

Après un réquisitoire sévère de M. le commissaire du gouvernement Montel, le conseil a condamné le soldat assassin à la peine de mort.

Le remboursement des dépôts

Société Générale

Le conseil de la Société Générale, dans sa réunion du 30 décembre, a décidé de ne plus se prévaloir, à dater de ce jour, des limites fixées par les décrets de moratorium pour le remboursement des dépôts et des comptes courants à vue de sa clientèle française.

Banque Suisse et Française

Nous apprenons que la Banque Suisse et Française a renoncé déjà aux limitations spécifiées dans les décrets de moratorium pour le remboursement des dépôts et des comptes courants à vue, et qu'elle applique de nouveau à ces comptes les conditions en vigueur avant le 1^{er} août 1914.

Compagnie Algérienne

A dater de ce jour, la Compagnie Algérienne, 22, rue Louis-le-Grand, Paris, renonce aux limitations spécifiées dans les décrets de moratorium pour le remboursement des dépôts et des comptes courants à vue, et appliquera de nouveau à ces comptes, à partir du 1^{er} janvier 1915, les conditions en vigueur avant le 1^{er} août 1914.

Echos de Belgique

AUX BORDS DE L'YSER

Le cataclysme

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

ADINKERKE, 26 décembre. — Toujours de gros et lourds nuages, de la boue et de la pluie, aujourd'hui glaciale. La plaine, morne, ne m'a jamais produit pareille impression de tristesse. Les véhicules, les chevaux, les soldats, tout ce que l'on rencontre est uniformément et littéralement couvert de boue.

Nous laissons à notre droite le clocher du village d'Avecappelle. Perpendiculaires à la direction de la route, des lignes noires barrent les champs bossués; ce sont les levées de terre des tranchées, telles qu'on les creusait au début de cette guerre de siège que nous soutenons en rase campagne; aujourd'hui, les parapets sont remplacés par des plans inclinés, moins visibles. Ici encore, l'eau limoneuse envahit les creux où s'abritaient les hommes: ils en auraient jusqu'à la ceinture.

En avant de ces lignes, les cratères ouverts par les projectiles ennemis voient à se toucher. Il tomba en cet endroit une véritable averse de marmites. Derrière des épaulements solides, un boqueteau semble renversé par quelque cyclone; mais les arbres qui jonchent le sol n'ont pas de racines: ils furent apportés et plantés pour dissimuler une batterie de nos 120. En ce point, l'avalanche allemande fut arrêtée, puis refoulée. Combien des nôtres tombèrent sur cette terre ravagée? Les champs sont parsemés de petits tertres; des croix de bois blanc les surmontent; un nom, un numéro de régiment, une brève mention permettront d'identifier le corps qui repose là, les circonstances dans lesquelles il succomba.

Les canons allemands se mettent à tonner. Les shrapnells éclatent dans la direction de Ramscapele et de Nieupoort, les premiers beaucoup trop haut; puis le tir se règle. Une haute colonne de fumée, soudain, monte à droite et demeure immobile un long moment avant de se dissiper; elle désigne le point de chute d'une marmite, entre Ramscapele et nous. Nous atteignons l'entrée de Pervyse. Deux sentinelles la gardent. Il faut descendre de voiture et continuer à pied. La grande rue du village est déserte, toutes les maisons touchées par les obus; extérieurement, elles semblent moins atteintes qu'elles ne le sont en réalité. On chercherait en vain un carreau de vitre intact.

UNE GRACIEUSE APPARITION

L'une d'elles arbore un minuscule drapeau anglais. Dans l'encadrement de la porte, une apparition charmante et imprévue: miss Dorothee Fielding, fille de lord Fielding, nous accueille avec un sourire de bienvenue. Quel délicieux portrait n'eût pas fait d'elle un Gainsborough? Mais, au lieu du chapeau de paille aux larges ailes tenu sous le menton par un ruban de velours noir, au lieu de la robe de mousseline blanche ceinturée de soie, avec le petit bout d'un soulier mignon dépassant à peine la jupe, miss Fielding porte sur la tête un polo de laine grise; sa taille est prise dans une tunique de cuir fauve, ses jambes dans les inévitables molletières couleur kaki, son pied dans de fortes chaussures de cuir.

Depuis quatre mois, elle n'a pas quitté le front, et le plus souvent la ligne de feu. Elle a connu des minutes tragiques. Dans le vestibule de l'hôtel de ville de Dixmude, jonché des blessés qu'elle soignait, elle demeura quatre mortelles heures sous une effroyable avalanche d'obus; la mort frappa autour d'elle; elle sortit indemne de cet enfer. Peu après, elle transportait un blessé en automobile: un projectile coupa la voiture en deux, tua net l'homme assis à côté d'elle; elle ne reçut pas une égratignure.

En ce moment, elle est radieuse: elle achève de déballer un paquet de lainages venu de son village pour les soldats, et elle s'apprête à en faire la distribution. Nous la quittons:

— Pour aller à la station, prenez à droite au bout de la rue.

Elle ajoute doucement, souriant toujours:

— Ils nous envoient encore de temps en temps des shrapnells. En ce cas, il faut vous mettre à quatre pattes!

UNE SCENE DE DEVASTATION

Le silence et la solitude. Plus un habitant à Pervyse. Un soldat traverse la rue. D'autres stationnent dans les corridors des maisons, sans dépasser la porte d'entrée. Ils ne parlent pas, ou à voix basse, comme impressionnés par le décor, qui devient sinistre. De larges cicatrices pour-

fendent les murs; les points d'impact des éclats d'obus dessinent des gerbes; de longues traînées noires indiquent que l'explosion fut proche.

D'un vaste bâtiment religieux, seule une partie de la façade reste debout; par les fenêtres d'où la boiserie fut arrachée et brûlée, dont les rebords de pierre sont entaillés, écornés, on voit le ciel en regardant de l'extérieur à l'intérieur. Le cimetière est bouleversé, des tombes soulevées, des monuments funéraires brisés. Au centre, l'église. On y entre par d'énormes brèches. La nef est à ciel ouvert. Les peintures s'écaillent sur ceux des pans de mur encore dressés. L'autel est mutilé. Les plombs des vitraux tombent comme un filet le réseau de leurs petits losanges. La flèche a totalement disparu; la tour du clocher, les flancs ouverts, a perdu son couronnement; à terre, en son centre, la cloche tombée s'enfoncé profondément dans les gravats et dans le sol. Les débris du clocher ne tiennent debout que par un miracle d'équilibre. De peur que le miracle ne dure pas, quatre soldats du génie préparent la mine qui fera crouler cette ruine.

Un peu en avant du village, la station du chemin de fer. Voici donc cette ligne désormais célèbre qui va de Nieupoort à Dixmude: deux rails, un léger remblai. La vague monstrueuse s'est brisée là. Elle réussit à percer momentanément sur deux points: ici et à Ramscapele. Nos fusiliers marins, nos chasseurs à pied, nos turcos l'ont refoulée... à quel prix! La gare n'est plus qu'un fantôme. Passés les rails, les tranchées bordent la voie; pour la région, elles sont confortables: on n'y a pas les pieds dans l'eau; elles sont chauffées, quoique médiocrement éclairées. Des fantassins belges les occupent. Entre les rails et la tranchée, la tombe d'un petit vitrier; ses camarades l'avaient pieusement ornée de fleurs, de plantes vertes avant leur départ.

Au delà des tranchées, l'inondation. L'immense marécage s'étend jusqu'à l'horizon; pas un souffle ne ride sa surface immobile; des arbres, des clôtures, des pans de mur émergent par places et rompent la monotonie des lignes. A deux cents mètres en avant, au point où la route disparaît sous l'eau, la double silhouette noire de deux hommes en sentinelle tranche sur la perspective.

Au delà de l'inondation, l'inconnu.

Les shrapnells annoncés par miss Fielding ne viennent pas. Par contre, dissimulés quelque part à l'orée du village, nos 115 et nos 120 prennent brusquement la parole dans la solitude et le silence qui pèsent sur cette scène de désolation. Ils semblent un écho de l'effrayant vacarme qui accompagna une dévastation que l'on s'imagine difficilement. La mort des choses n'est pas une image, mais une terrible réalité; la terre semble en éprouver encore une angoisse. Ce n'est pas un cataclysme aveugle qui s'abat sur ce village paisible: une volonté s'affirme qui déchaine sur lui les forces du mal, le cataclysme méthodique et scientifique préparé et déclenché par une race maudite.

Henri Malo.

Le pillage de la Belgique

AMSTERDAM, 30 décembre (Dépêche Havas). — On lit sous le titre: « Le pillage de la Belgique », dans le *Telegraaf*, une dépêche de l'agence Wolff sur les contributions imposées par les autorités militaires allemandes à la Belgique:

Les conseils provinciaux des neuf provinces belges ont décidé, dans une séance tenue le 19 décembre, de réunir, par une émission de bons du Trésor, l'impôt de guerre de 480 millions mis par l'Allemagne à charge de la Belgique pour une durée d'une année et payable en termes mensuels. Les neuf provinces se sont portées garantes pour le paiement.

Les bons du Trésor sont repris par un consortium de banques, à la tête desquelles se trouve la Société Générale de Belgique. Le gouvernement général a donné l'assurance que moyennant le paiement exact des différents termes, les réquisitions seraient payées en monnaie courante.

Le *Telegraaf* ajoute:

Il est à remarquer que ces soi-disants conseils provinciaux ont tenu séance de la façon la plus anormale. Les autorités allemandes avaient annoncé d'avance que ces assemblées prendraient des décisions valables quel que fût le nombre des conseillers provinciaux qui y assisteraient.

Si l'on croyait jusqu'à présent que l'impôt de guerre mis à la charge de la Belgique était de 375 millions, il résulte du télégramme Wolff que les Allemands ne se contentent point de ce chiffre et exigent 480 millions. La façon éhontée dont la Belgique, si cruellement éprouvée, à moitié détruite et ruinée économiquement, est mise au pillage par les oppresseurs allemands, produira un violent mouvement de protestations également dans tous les pays neutres.

La Belgique à Londres

Londres, 28 décembre.

Et Noël est venu! Au milieu des tragiques événements de la grande guerre, le temps a marché, le jour de la fête universelle des chrétiens est arrivé. Les Anglais ont fait honneur à leur promesse inscrite partout en placards sur les murs: *Christmas as usual!* Christmas, comme d'habitude! Et les Belges ont eu aussi leur Noël, non pas tout à fait comme d'habitude, mais à peu près comme d'habitude.

Les Belges de Londres travaillent sans se lasser à résoudre la question du travail de leurs compatriotes. Sur le million, et plus, de Belges réfugiés en Hollande, un grand nombre quitte les Pays-Bas pour venir débarquer ici. Comment les employer?... Le comité de *Belgica* pense résoudre ainsi le problème par une entente avec le gouvernement belge au Havre afin que, d'accord avec le gouvernement français, des travailleurs belges soient accueillis en France. Là, la besogne ne leur manquera pas; la reprise du travail en France n'est pas seulement une affaire de capitaux, mais aussi une affaire de bras. Les ouvriers agricoles belges pourraient être parfaitement accueillis dans le Midi, surtout où la mobilisation a raréfié et renchérit la main-d'œuvre. Ce sont toujours, chose curieuse, les spécialistes, les ouvriers d'art en quelque sorte, qui trouvent immédiatement à s'occuper en Angleterre. Après les coiffeurs belges, les verriers, les dentelliers, voici les diamantaires d'Anvers qui, sollicités par l'industrie anglaise, vont s'installer ici. Les Anglais n'ont pas de tailleries de diamant et les diamantaires ne feront concurrence à personne. Le fameux diamant du Cap, le plus gros diamant du monde, qui orne la couronne royale depuis le couronnement d'Edouard VII, n'avait pu être taillé dans le Royaume-Uni. Il est aisé de comprendre l'empressement des Anglais à faire parmi les leurs une place à ces artisans exceptionnels.

Les Belges ont eu leur Christmas. Certes, dans la cordialité de cette fête ils n'ont rien oublié; les prévenances dont ils étaient entourés ne leur ont pas fait perdre le souvenir des heures mauvaises et surtout le souvenir de l'heure de joie dont cette dernière semaine de décembre est l'anniversaire. Noël loin du foyer, est-ce Noël *as usual*?... *

Les Anglais ont fait de leur mieux. J'ai été témoin, dans une maison amie, d'un dîner de Noël auquel des Belges, personnages importants, avaient pris part. Un membre du Parlement anglais se trouvait parmi les convives, et, aussitôt le dîner terminé, il s'empressa de faire connaissance avec les convives belges. Devant la table où l'on venait de servir la dinde traditionnelle et le Christmas-pudding, en face du dessert en désordre, avec des phrases gracieuses et un accent de déférence attentive, ce membre du Parlement, orateur remarquable, un des leaders de son parti, s'en vint pour ainsi dire se présenter à ces alliés réfugiés dont les villes sont occupées par l'ennemi, sollicitant leur confiance, leur sympathie, trouvant des mots aimables à dire, se mettant en frais vis-à-vis de convives rencontrés pour la première fois et que, peut-être, le hasard ne remettrait plus jamais en sa présence. Et, tout de suite, ces Belges et cet Anglais se sentirent en communion d'idées, de pensée. Les phrases échangées par-dessus cette table, un peu les coudes sur la nappe, dans une familiarité immédiate, n'avaient sur les lèvres de ceux-ci qu'un seul sens: « Nous avons bien souffert. Pouvons-nous espérer encore? » A quoi se trouvait répondu d'une manière assurée par celui-là: « Oui, vous pouvez espérer, nous sommes là, nous vous rendons hommage et nous vous ramènerons chez vous. » Les horreurs évoquées, les tortures endurées, les angoisses traversées, toutes les tristesses de ces exilés étaient, à l'instant, réconfortées par l'assurance cordiale, aimable, spirituelle de ce meneur d'hommes qui se portait garant pour son pays du triomphe d'une bonne cause. Oui, en écoutant cet entretien de T.-P. O'Connor avec des amis Belges, le soir de Noël, je me suis senti en face de la vivante allégorie de l'hospitalité anglaise accueillant les réfugiés de Belgique. Et, comme à la fin de la conversation, parmi ces Belges, placides, mais prompts à sentir les nuances, l'un, architecte, et l'autre, industriel, firent doucement observer à leur séduisant interlocuteur, correct, superbe dans sa tenue de dîner, que leurs vestons de voyage devaient être exensés et qu'ils portaient leur fortune sur leur dos, le célèbre leader irlandais leur adressa un grand salut: « Vous portez le plus beau des costumes, vous autres, Belges. Vous êtes habillés par la gloire. »

C'est ainsi que l'Angleterre, par l'entremise d'un de ses plus éminents et séduisants politiciens et journalistes, donnait aux Belges de Londres l'impression de Christmas *as usual*.

Thérèse Pierre-Berton.

Un convoi de prisonniers part pour la Corse



Un fort contingent de prisonniers allemands, qui étaient à Marseille, viennent d'être embarqués à destination de la Corse. On voit ici, sur le quai, un soldat français soutenant un officier ennemi blessé.

L'entrée d'un abri allemand



Les Allemands, sur certains points du front, ont établi des retranchements particulièrement défendus. Voici, en Argonne, l'entrée d'un de leurs abris conduisant aux tranchées de première ligne.

Morts au champ d'honneur

Les colonels : Chabrol, commandant une brigade d'infanterie ; Leblanc, du 61^e d'infanterie.

Les commandants : de Chézy, du 56^e d'artillerie ; Maurice Jourdain.

Les capitaines : Ulysse Lermigoux, du 80^e d'infanterie, tombé le 5 novembre ; Fernand Grivois, des tirailleurs sénégalais ; Emile Rouffet, du 304^e d'infanterie ; Henri Point, du 129^e d'infanterie ; Bosquet, du 114^e d'infanterie.

Les lieutenants : Jean Savatier, de l'artillerie ; Antoine Geret, du 321^e d'infanterie ; E. Vayne d'Arche, du 126^e d'infanterie ; Hubert Devinch, du 128^e de ligne ; Jean Larose, du 32^e d'infanterie ; Yves Roynat, du 51^e de ligne ; Pierre Guibé, du 4^e hussards ; René Clair, du 95^e d'infanterie ; André Dufrasne, du 129^e d'infanterie ; Jean Harlé, ingénieur civil des mines, du 21^e territorial d'infanterie.

Les sous-lieutenants : Louis Codet, de l'infanterie territoriale, ancien député de la Haute-Vienne, fils du sénateur ; Edouard Flamant, du 206^e d'infanterie ; Charles de Labroue de Varelles-Sommières, du 262^e d'infanterie ; Elot Mallet, du 3^e d'infanterie coloniale ; Claudius Picard, du 35^e d'infanterie ; Valentin Rouet, du 24^e d'infanterie coloniale ; Marcel Desmoulins, du 33^e d'infanterie ; Albert Le Maître ; Marine Barnaudière, porte-drapeau au 16^e d'infanterie.

L'adjudant Henri Pottin, du 31^e d'infanterie, décédé le 19 décembre à l'hôpital militaire de Bar-le-Duc ; Louis Huré, adjudant au 103^e d'infanterie.

Le sergent Albert Pauchot, du 28^e bataillon de chasseurs alpins, tombé le 3 décembre, âgé de vingt-six ans.

Le brigadier baron Jacques Kervyn de Lettenhove, du 3^e lanciers belges.

Le capitaine Léopold Tasson, du 125^e de ligne, et son frère, Jean Tasson, canonnier au 23^e régiment d'artillerie.

Les soldats : Jacques Ladevèze, du 46^e d'infanterie ; Jacques Barth, du 356^e d'infanterie.

Le lieutenant Jacques Boistel d'Welles, du 23^e d'artillerie, cité à l'ordre du jour de l'armée, n'a pas, fort heureusement, été tué, comme nous l'avons annoncé par erreur.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine d'Espagne douairière a offert, au palais de Madrid, un grand arbre de Noël aux enfants pauvres.

INFORMATIONS

— Le duc de Brissac, capitaine à l'état-major de la 3^e brigade de cavalerie, a été cité dernièrement à l'ordre du jour de l'armée.

— Le comte François de Chevigné a été cité à l'ordre du jour de l'armée. Lors de la prise de Vermelles, il commandait une batterie de mitrailleuses de la marine. (New-York Herald.)

— Le sous-lieutenant Brune, du 98^e d'infanterie, 1^{er} bataillon, 1^{re} compagnie, à Roanne, signalé comme disparu le 20 août, à Sarrebourg, et blessé, est prisonnier en Bavière, à Ratisbonne.

NAISSANCES

— La baronne Perrin de Brichambaut est mère d'une fille qui a reçu le prénom d'Odile.

— Mme Joseph Brun, née Fressinet de Bellanger, femme du capitaine au 4^e hussards, a mis au monde, à Grasse, un garçon qui a reçu le nom de Nicolas.

— Mme André Ganier, femme du capitaine au 59^e d'artillerie, a donné le jour à une fille qui a été appelée Thérèse.

— Mme Guillaume Busson, femme du sergent aviateur actuellement au front, a mis au monde un fils nommé Bernard.

— Mme Marcel Schweizer, femme du lieutenant du 5^e d'artillerie sur le front, est mère d'une petite fille qui a reçu le nom de Colette.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De M. le pasteur Edouard Maury, décédé en son domicile, rue de la Tour, 135 ;

De M. Alfred d'Ambrosio, le violoniste réputé, décédé en son domicile, boulevard de Courcelles, 71 ;

De Mme Maurice Chaper, née André, décédée à l'âge de soixante-dix-huit ans ;

De M. Desassis, sous-directeur, honoraire au ministère de la guerre, officier de la Légion d'honneur, décédé le 13 décembre, à Juan-les-Pins, à l'âge de soixante-quinze ans ;

De la comtesse Hunyady, née Caraman-Chimay, décédée subitement, à l'âge de trente-trois ans, à Pest, des suites d'une maladie contractée en soignant des blessés. La comtesse Hunyady était la sœur du prince Philippe de Caraman-Chimay et de la princesse G. Borghese ;

Du général Simon Martinez, doyen de l'armée uruguayenne, décédé en sa quatre-vingt-cinquième année, à Montevideo ;

Du colonel Boerner, décédé à Pau. Il était le père du lieutenant Edouard Boerner et du lieutenant Melchior Boerner, blessé mortellement à la Ville-aux-Bois. Son troisième fils, sergent, est prisonnier en Allemagne ;

De la comtesse Delphine Franzosini, veuve de l'ancien député au parlement italien, décédée dans sa villa du lac Majeur, à l'âge de quatre-vingt-un ans ;

De Mme de Nicol, née de Vogelsang, décédée en son château de la Commanderie (Aude), le 27 décembre, dans sa soixante-quinzième année ;

De Mme G. de Farconnet, femme de l'administrateur du Casino Municipal, décédée à Nice ;

De M. Guillen Altamirano, ancien consul général du Mexique en Belgique, décédé à Paris ;

De M. Deslandes, ancien commissaire de police de la Ville de Paris (quartier de Charonne) ;

Du sculpteur ivoirier Philibert Devarena, décédé à Andeville (Oise), dans sa soixante-troisième année.

Plus de domestiques allemands dans les hôtels

Le Touring Club vient d'aviser les hôteliers des chefs-lieux et des stations balnéaires et hivernales à ne plus employer chez eux d'Austro-Allemands, leur faisant savoir que le panneau de l'Association serait retiré à ceux d'entre eux qui se refuseraient à en prendre l'engagement.

Communiqués

La commission exécutive de la Croix Rouge Française vient de voter 100.000 francs pour l'acquisition d'appareils prothétiques destinés aux mutilés de cette campagne.

C'est le lundi, entre 2 et 5 heures, 23, rue de la Paix, que la Mode Pratique distribue des étoffes taillées ou des tissus accompagnés de patrons. (Adressez une demande par lettre.)

Une société vient de se fonder sous la présidence de M. L. de Royanmont. Elle s'intitule : Club Antigermainique de France, et son siège provisoire est au 14, boulevard Montmartre.

M. E. Deniau (24, rue d'Assas) a pris l'heureuse initiative d'organiser des asiles et des orphelinats agricoles pour les victimes de la guerre.

LES SPORTS

Comités d'Éducation physique

Région de Paris

Le Comité d'Éducation Physique vient d'achever son premier mois d'existence. Dans ce laps de temps, il a enregistré tout près de 2.000 adhésions de jeunes gens désireux de se faire des muscles pour mieux servir leur pays et désireux aussi de suivre les cours des quarante établissements sportifs qui les accueillent gratuitement chaque jour.

Chaque dimanche, des manifestations sportives sont organisées à leur intention et tous ceux qui le veulent se font établir des fiches qui notent toutes leurs mensurations avec les progrès qu'ils font. De cette façon, quand ils arriveront au régiment, leurs chefs de corps verront de suite, sur la copie de leur fiche, leur degré de résistance et les services qu'ils peuvent rendre à la patrie.

Pour propager cet excellent programme, le Comité d'Éducation Physique fera, le 9 janvier prochain, à la mairie Drouot, à 8 h. 30 du soir, la première des conférences qu'il renouvellera souvent ensuite. (Entrée gratuite.)

La cotisation pour faire partie du C.E.P. est de cinquante centimes par mois, en échange de laquelle il est remis une carte d'adhérent qui ouvre tous les cours.

Fonctionne également de 3 à 7 heures, chaque jour de semaine, au 10, rue du Faubourg-Montmartre, un bureau de renseignements où l'on peut se procurer la liste et les heures de tous les cours.

Dans les Théâtres

Chaque théâtre devra verser un minimum de 15 0/0 sur une œuvre de bienfaisance.

A la Comédie-Française. — A 1 h. 30, *L'Ami Fritz*, les *Fiançailles de l'Ami Fritz* (scènes alsaciennes). Poésies et chants d'Alsace-Lorraine.

Demain vendredi, 1^{er} janvier, matinée à 1 h. 30 : *Horace* et le *Barbier de Séville*. Samedi, 2 janvier, matinée à 1 h. 30 : *le Misanthrope* (premier acte). Poésies, *Polyeucte*. Dimanche, 3 janvier, matinée à 1 h. 30 : *L'Ami Fritz*, les *Fiançailles de l'Ami Fritz*.

A l'Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *la Vivandière* (B. Godard), *Mlle Deina*, M. Jean Perier. *Le Chant du Départ*, la *Marseillaise* par Mlle Deina.

Au théâtre du Châtelet. — A 2 heures, *Michel Strogoff* ; le soir, à 8 heures, même spectacle.

Au Trianon-Lyrique. — A 2 heures, *les P'tites Michu* ; en soirée, à 8 heures, *les Dragons de Villars*.

A la Gaité-Lyrique. — A 2 h. 30, *la Fauvette du Temple*.

Les « Matinées nationales ». — La Matinée nationale extraordinaire de samedi 2 janvier, au Trocadéro, s'annonce comme devant être une manifestation inoubliable. Le grand maître français Camille Saint-Saëns a réservé pour cette solennité la première audition d'un hymne français : *Vive la France !* qu'il vient de terminer et qui sera chanté par M. Lafitte, de l'Opéra, et les chœurs, accompagnés par l'orchestre. Mlle J. Montjovet, qui a obtenu dimanche dernier à la Sorbonne un véritable triomphe, chantera la *Procession*, de Franck. Une marche de Bertioz pour la *Présentation du Drapeau*, la *Nuit de Noël*, de G. Pierné, sous la direction de l'auteur, le *Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns, la première suite de l'*Artésienne*, de Bizet, compléteront le programme musical confié aux trois orchestres, sous la direction de MM. André Messager, Gabriel Pierné, Camille Chevillard. La partie littéraire comprendra des poèmes dits par Mmes Soré, Jane Pierly, MM. Paul Mounet, Huguenet, de Max, Paul Ardot.

Les obsèques de M. Fernand Samuel. — Malgré l'épreuve tragique que nous traversons, une foule recueillie et émue assistait hier à midi aux obsèques de M. Fernand Samuel, directeur des Variétés, qui furent célébrées en l'église Saint-Roch.

Suivant la volonté du défunt, le service fut très simple. Un corbillard sans décoration aucune était précédé d'un char auquel étaient accrochées des couronnes envoyées par les artistes des Variétés, le personnel de ce théâtre, la Société des Auteurs, la famille, et d'autres, nombreuses, de personnes amies de ce directeur, qui ne comptait dans Paris que des affections.

Reconnu : MM. Maurice Donnay, Alfred Capus, Paul Ferrier, Claude Terrasse, Hirschmann, Adrien Vély, Antony Mars, Antoine Banès, Charles Akar, Georges Daudet, Maurice Ordonneau, les artistes des Variétés en tête desquels se trouvaient MM. Albert et Jules Brasseur, Guy, Prince, Simon, Mme Marcelle Lender, le personnel et l'administration de ce théâtre ; puis, MM. Alexandre Duval, Félix Huguenet, Prudhon, Félix Galipaux, Maurice Lefèvre, Alfred Bloch, Jules Rosati, Gardel-Hervé, Ollendorff, Pasquelle, Pierre Wolff, Michaud, Mme et M. Marcel Pécard, MM. Paul Strauss, Gustave Bernard, Mmes Marguerite Adrien-Bernheim, Jeanne Granier, Jane Marnac, Marguerite Deval, M. Hurteaux, Mmes Marguerite Caron, Carège, Yvette Guilbert et nous en omissions.

Le deuil était conduit par M. Boutet de Monvel, ami du défunt, et par sa femme, Mme Jeanne Saulnier-Samuel.

L'inhumation eut lieu au cimetière du Père-Lachaise.

Pour les Ardennais. — A la matinée de samedi 2 janvier au Théâtre Antoine, au bénéfice des Ardennais, prêteront leur concours :

Mmes la princesse Barotoff, Odette Carlia, Marguerite Deval, Yvonne Gall, Yvette Guilbert, Jeanne Hatto, Jeanne Henriquez, Ariane Hugon, Lenars, Nicot-Vaucholet, Polaire, Martha Régulier, Spinelly, Raymonde Weykaert, de l'Opéra-Comique, auxquelles il faut ajouter en dernière heure les noms de : Mme Tariol-Dangé et de Mme La Senne, de l'Opéra, qui chantera la *Mar-*

seillaise, et ceux de MM. Bastin, de l'Opéra-Comique ; Génier, Huguenet, Nuibo.

L'orchestre sera conduit par M. Busser.

Le grand peintre Steinlen a dessiné spécialement l'entête du programme de cette matinée.

Ciné Max Linder (24, boul. Poissonnière). — Cette semaine, le programme comportera neuf films extraordinaires, parmi lesquels *Max à Monaco*, où l'inimitable roi du cinéma interprète — sur le yacht princier — les scènes les plus originales.

Gaumont-Palace. — Matinée à 2 h. et soirée à 8 h.

TIVOLI-CINÉMA

présentera pour les fêtes du Jour de l'an son nouveau programme remarquable, comprenant : *La Poupée*, fine comédie ; *Les Fiancés de 1914*, grand film patriotique des plus émouvants. Dans *Tivoli-Journal* paraîtront les plus sensationnelles actualités prises sur le front. *Tivoli-Cinéma*, 14, rue de la Douane, donne tous les jours de grandes matinées à 2 h. 1/2 ; soirées à 8 heures. Tél. : Nord 26-44.

La Bourse de Paris

DU 30 DECEMBRE

Marché assez irrégulier ; notre Rente se fait remarquer par sa fermeté persistante, tandis que les Banques sont plus indécises. On note aussi moins d'activité sur le marché des obligations.

FONDS D'ÉTAT ET VILLES

3 0/0.....	71 75	—	3 1/2 1894..	68
Amortissable....	78 50	—	5 0/0 1906..	93 10
3 1/2 0/0.....	86 60	—	4 1/2 1909..	84
Tunisien 1892....	363	—	5 0/0 1902..	450
Maroc 1914.....	428	—	4 1/2 1906..	392
Russes 4 0/0 1867	76 50	—	4 1/2 1909..	385
— 1880.....	75 35	—	5 0/0 1913..	77
— Consolidé....	77	—	Egypte Unifiée....	87 25
— 3 0/0 1891..	63	—	Extérieure Espagn.	86 25
— 1896.....	59 50	—	Italian 3 1/2.....	84 10

BANQUES

Banque de France..	4610	Crédit Foncier.....	695
Banque de Paris....	1415	Compt. d'Escompte..	785
Crédit Lyonnais....	1170	Azowdon.....	1130
Union Parisienne...	660	Banque Nat. Mexique	395
Crédit Industriel...	650	Banque Ottomane...	450

CHEMINS DE FER

Nord.....	1400	Andalous.....	242 50
Lyon.....	1150	Nord Espagne...	336
Ouest.....	755 et 751	Saragosse.....	343
Orléans.....	1125		

VALEURS DIVERSES

Rio-Tinto.....	1479	Nord-Sud.....	115
Briansk.....	280	Thomson.....	497
Provoznik.....	420	Distribution.....	398
Sosnovice.....	980	Suez.....	1205
Omnibus.....	400		

OBLIGATIONS

Ville de Paris 1865..	510	—	1899.....	355
— 1871..	345	—	1906.....	409
— 1875..	485	—	1912.....	207
— 1892..	292	Foncières	1879.....	450
— 1904..	320	—	1883.....	372
— 1910..	325	—	1895.....	378
— 1912..	219	—	1908.....	410
Communes 1879.....	433	—	1909.....	215
— 1891.....	323	—	1913.....	435

MARCHE EN BANQUE

ACTIONS

Maltzof.....	471	East Rand.....	35
Platine.....	480	Goldfields.....	40
Malacca.....	104	Rand Mines.....	124
De Beers.....	268		

OBLIGATIONS

Pétrograd 1908.....	449	Amazone 5 0/0.....	215
---------------------	-----	--------------------	-----

AVIS AUX FAMILLES

La Direction de l'Hôtel Régina fait savoir aux familles désireuses de rentrer à Paris et ne voulant pas avoir les soucis d'un train de maison, qu'elle tient à leur disposition des appartements chauffés, avec cabinet de toilette et eau courante, pension comprise, aux prix de 10, 12, et 14 fr. par jour.

ELLE VEND SES FOURRURES

meilleur marché que partout ailleurs

LA MANUFACTURE DE FOURRURES, 66, boulevard Sébastopol, Paris. Solde avec grands rabais Vêtements astrakan, loutre, etc., skunks, renards, hermines, opossums et quantité de fourrures déclassées. Ouv. dimanches et fêtes. Cat. éco.

PERISCOPE pour tranchée 13 fr., à lunette 25 fr. BOUSSOLE lumineuse 8.50. Boussole lettres radium 21 f. PARE-BALLES 20 f. H. MORIN, 11, r. Dulong, Not. gratis.

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Le directeur de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans a l'honneur d'informer les porteurs des titres de la Compagnie que le remboursement des obligations 3 0/0 ancien de l'emprunt 4 0/0 1848 et de l'ancienne Compagnie du Grand-Central sorties au tirage du 23 novembre 1914 et des actions sorties au tirage du 18 décembre 1914 est provisoirement ajourné dans les conditions définies par les décrets des 29 août et 21 décembre 1914.

Le coupon des obligations sus-indiquées sera mis en paiement à l'échéance du 1^{er} janvier prochain.

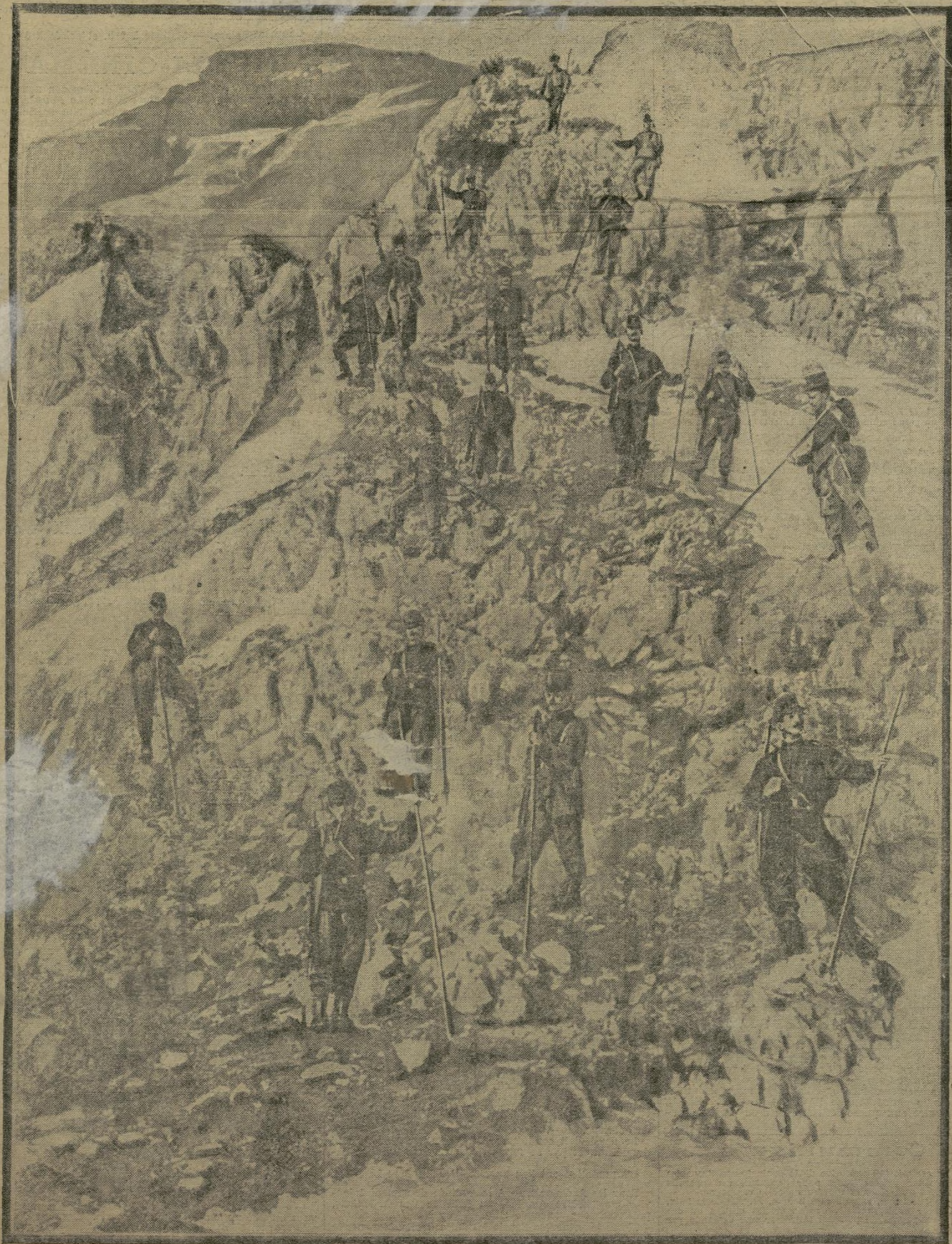
Paris, le 28 décembre 1914.

Le directeur de la Compagnie.
Signé : MANGE.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Voluuard.

UNE PATROUILLE AUTRICHIENNE DANS LES KARPATHES



Sur le front oriental, les communiqués russes et autrichiens s'accordent à donner l'impression nette que l'échec de l'offensive autrichienne en Galicie se transforme en déroute et que la Hongrie est de nouveau menacée. Les ennemis avouent même qu'ils ont dû se retirer sur le faite des Karpathes.